

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Faculté de philosophie, arts et lettres

Les animaux en littérature

Exploration du doute ontologique par une lecture
zoopoétique

Auteur : Lucas Hovart
Promoteur(s) : Jean-Louis Tilleuil
Année académique 2020-2021
Master [60] en langues et lettres françaises et romanes, orientation
générale

Remerciements

Avant toute chose, il va de soi que je remercie les personnes qui m'ont accompagné dans la réalisation de ce travail de fin d'études. L'investissement requis pour aboutir à un résultat final dépasse largement le cadre du travail de recherche en lui-même. Aussi, je me dois de remercier toutes celles et tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à sa finalisation.

Je mentionnerai cependant mon promoteur, Jean-Louis Tilleuil, pour le remercier d'avoir attiré mon attention à plusieurs reprises sur des éléments que j'aurais trop vite ignoré.

Je remercie également les personnes qui ont accepté de me lire. Merci maman et Thomas pour ces relectures, elles furent certainement fastidieuses...

Merci Alice, également, de m'avoir accueilli chez toi quand l'énergie manquait. On y est mieux qu'à l'hôtel !

Enfin, à Tuur, merci de m'avoir supporté, même lorsque j'étais insupportable. Merci d'avoir enduré mes moments d'absence sans me les avoir reprochés. Merci de rester un soutien indéfectible.

Table des matières

Introduction	1
Première partie : comprendre ontologiquement les relations aux animaux non humains à travers un axe relationnel et un axe spatial	5
Chapitre 1 : la modernité comme héritage d'une ontologie de la distance	5
Descola, les ontologies de la nature et la sortie de l'ethnocentrisme	6
Quatre façons de faire monde.....	6
La modernité, l'anthropocène et la globalisation	9
Chapitre 2 : étudier la distanciation ontologique à travers les prémices de l'identification naturaliste aux non-humains.....	13
L'exploitation animale	13
Les représentations des animaux.....	14
La compréhension des animaux	18
Conclusion : étudier, expérimenter et protéger et protéger les animaux, la généralisation de la distance dans l'ontologie moderne	21
Chapitre 3 : présence et absence, les modes d'existence territoriaux des animaux	25
Le constructivisme spatial subverti	25
La fuite et l'infiltration.....	28
L'adaptation	30
Conclusion : derrière le constructivisme spatial, la réalité des interfaces multiterritoriales	31
Première partie : Bilan.....	32
Deuxième partie : les apports potentiels de la littérature dans la recherche d'une alternative ontologique	33
Chapitre 4 : les enjeux poétiques et esthétiques de la fiction animalière	35
Les animaux dans leurs espaces, l'Autre et l'Ailleurs	35
Une porte d'accès à l'Autre.....	35
Lire les animaux dans leurs espaces.....	37

La transposition de la lecture de l'altérité dans l'espace à l'écriture des non-humains : les techniques zoopoétiques.....	40
La resémantisation comme capture d'une focalisation	40
L'épistémologie du sensible.....	41
Composition d'un <i>logos</i> non humain	44
Conclusion : la littérature zoopoétique comme lieu d'expérimentation de l'écriture des mondes	47
Chapitre 5 : le public et l'édification ontologique en littérature de jeunesse	49
Les animaux et leurs traitements littéraires comme enjeux contemporains	49
La littérature de jeunesse et les mondes animaux	50
L'éducation, l'édification et l'empathie critique.....	50
La récréation : l'aventure comme exploration de l'Ailleurs et de l'Autre	53
<i>La tragique aventure de Goupil</i> : capture littéraire chez Louis Pergaud	54
Louis Pergaud selon Pierre Gascar, un regard zoopoétique	54
La tragique aventure de Goupil.....	55
Le monde habité	57
Le sens des choses.....	59
Résistance à l'humanisation	60
Conclusion : l'exploration des mondes autres comme une aventure empathique.....	62
Conclusion	65
Bibliographie	68
Littérature primaire	68
Ouvrages.....	68
Articles scientifiques	69
Articles de périodique et interview	71
Annexe	72

Introduction

Notre tradition artistique occidentale a donné une place importante à la nature, mais la question est : sous quels visages est-elle présente ? C'est là que les choses deviennent plus ambiguës. On trouve deux tendances marquées : la nature est convoquée soit comme symbole – c'est l'arbre brisé avec ses rejets qui dit la mort du Christ et sa résurrection ; soit comme miroir de nos émotions humaines – c'est le paysage mélancolique. La nature est bien présente, mais pour autre chose qu'elle-même, comme moyen d'expression de notre intériorité et de nos drames. Ce qui est manqué, c'est le monde vivant dans son altérité : dans sa capacité à être porteur de ses propres significations, de ses propres histoires. (Zhong Mengual, as cited in Truong, 30 juillet 2021)

Ainsi s'exprime Estelle Zhong Mengual, dans l'article de Nicolas Truong pour le journal Le Monde (30 juillet 2021), lorsqu'on lui demande dans quelle mesure l'art occidental se fait solidaire d'une certaine métaphysique de la nature. Le journal propose en effet une série d'articles donnant la parole à ceux qui sont appelés « les penseurs du vivant ». Ces chercheurs, selon des approches multifocales, entrent dans les questions liées aux relations qu'entretiennent les humains avec ce que nous appelons couramment « la nature ». Dans une démarche similaire, nous allons nous intéresser aux relations entre les humains et les non-humains, les animaux tout particulièrement. Si Estelle Zhong Mengual évoque la présence chez les êtres d'une forme d'altérité, de capacité à être porteur de significations propres, c'est que ce sont là des notions essentielles à la compréhension de ce que les penseurs du vivant appellent « le monde repeuplé », un univers que nous nous apprêtons à explorer.

La réflexion qui sera développée au sein de ce mémoire comporte deux parties. Dans un premier temps, il s'agira de poser les bases conceptuelles qui constitueront notre fragment de compréhension des relations entre les humains et les animaux non humains. Ces concepts seront issus du champ large des sciences humaines à travers des travaux d'anthropologie, de sociologie, de philosophie ou encore d'histoire. La synthèse de ces approches permettra la proposition d'une première hypothèse préliminaire à la suivante. Nous tenterons de comprendre comment la modernité, telle que nous allons la définir, a encouragé l'emploi d'un schème de relation aux animaux basé sur le principe de la distance, lequel tend à enfermer les non-humains dans des catégories humaines essentialisées que les animaux vont constamment subvertir selon des dynamiques spatiales.

Une petite précision méthodologique s'avère peut-être nécessaire. Le concept de schème de relation est issu des travaux de Philippe Descola (2005, pp. 527-547), l'anthropologue dont les travaux sont le point de départ de ce travail à bien des égards. Dans son essai, il propose sept schèmes de relation formulés selon ses observations et répartis selon deux modes : la réciprocité et l'unilatéralisme. Il ne s'agira pas ici de reprendre l'un des schèmes de Descola mais bien de proposer un mode original, sans conteste moins élaboré, mais utile à la compréhension des rapports entre les humains et les non-humains. Ce mode est celui de la distance, sa validité sera argumentée tout au long de la première partie du travail. L'enjeu sera de démontrer en quoi ce mode relationnel découle d'un schème d'identification ontologique bien précis, cette fois issu directement des travaux de Philippe Descola. À la fin des deux premiers chapitres, nous arriverons à la conclusion que la distance anthropocentrique est une réalité ethnocentrique et que des cadres de pensée alternatifs existent.

Dans le troisième chapitre, nous nous intéresserons à un concept clef pour développer le rapport ontologique aux animaux, celui de l'espace. Le traitement de l'espace et des animaux dans l'espace pourrait, dans un premier temps sembler n'être qu'un exemple supplémentaire de ce que l'on aura développé dans le premier chapitre. Par les catégories spatiales construites ontologiquement, la distance relationnelle aux non-humains est réaffirmée. Or, parce que l'espace est aussi une interface partagée par les humains et les non-humains, il est un angle privilégié pour observer l'agencité subversive des animaux, leur capacité à agir dans et sur l'espace. On verra que là où les cadres de la pensée moderne auront tendance à figer les catégories spatiales des animaux, les animaux ont tendance à se mouvoir dans les différents espaces et donc à bousculer ces catégories. Là où l'humain voudrait différencier la faune domestique, celle de l'intérieur, avec la faune sauvage, celle de l'extérieur, les animaux nous obligent à les penser selon leur présence ou leur absence sur les espaces que l'on occupe à un moment donné.

Nous nous retrouvons donc avec deux axes de tension qui sont celui des relations ontologiques des humains vis-à-vis des non-humains et celui du mode d'existence des animaux dans l'espace. Dans un exercice de pensée dont l'ironie se fera évidente un peu plus loin, on peut proposer un modèle en croisant ces axes de tension à la façon d'un graphique cartésien :

	Présence animale sur un espace occupé par des humains à un moment donné	Absence des animaux sur un espace occupé par des humains à un moment donné
Relation ontologiquement distante des humains vis-à-vis des non-humains	Pratiques relevant d'une mise à distance des animaux qui sont côtoyés	Pratiques relevant d'un renforcement de la distance par le maintien de l'absence
Mode relationnel alternatif	Pratiques alternatives	

D'une part, on retrouve nos axes relationnel et spatial. D'autre part, dans leur interaction, on peut distinguer des pratiques, lesquelles révèlent comment se manifeste la distance ontologique vis-à-vis des non-humains à travers leurs différents modes d'existence spatiale. Enfin, intuitivement, on perçoit aussi une potentielle alternative, un mode de relation ontologique autre qui induirait des pratiques différentes. Cette alternative sera abordée dans la deuxième partie du travail où nous évoquerons la notion du doute appliquée à l'égard des cadres de pensée de la modernité. Nous verrons aussi, à travers une deuxième hypothèse, comment la littérature constitue un moyen privilégié pour accéder à ces schèmes relationnels alternatifs et comment, en les expérimentant dans la fiction, elle peut également renforcer leur légitimité.

Puisque la deuxième partie du travail s'intéresse à la façon dont la littérature entre en jeu dans le schéma conceptuel introduit dans la première partie, il faudra tout d'abord préciser quelles sont ses accroches avec les mondes animaux, elle qui, pour reprendre la citation d'Anne Simon, « *portant la langue à son plus haut degré de figuralité, de polysémie et de complexité, peut apparaître comme le comble du langage, et d'une certaine manière (provisoirement logocentrique), le comble de l'humain¹* ». C'est en fait grâce à cette autrice que nous rassemblerons les outils nécessaires pour nourrir nos intuitions. À travers son projet « Animots », Anne Simon a renforcé un mouvement de recherche autour de l'écriture des mondes animaux, une pratique désignée par le terme « zoopoétique ». On s'apercevra assez vite que la simple tentative d'écrire et donc de parler *pour* les animaux, et non pas *à leur place* (Milcent-Lawson, 2018), est un acte lourd de sens à l'égard des schèmes de la modernité. En effet, il s'agit de facto d'une forme de doute vis-à-vis de la distance ontologique. Paradoxalement, le semblant de distance que suppose la fiction n'empêche pas la proximité qu'elle génère en ce qu'elle est source d'empathie. C'est ce postulat qui motivera notre seconde et principale hypothèse : comment la littérature peut-elle, en *disant les animaux et leurs mondes*,

¹ Anne Simon. (2021). Présentation de la zoopoétique. Retrieved from <https://animots.hypotheses.org/zoopoetique>

rendre compte de l'expérience ontologique et du rapport à l'Autre non humain tout en projetant sur son public une cosmovision édifiante ?

Dans le premier chapitre de cette seconde partie, il sera question de développer l'alternative ontologique pouvant être entrevue par la littérature, et comment les actes d'écrire et de lire sont en fait liés à un ensemble de pratiques de terrain avec lesquelles ils résonnent. Dans cette lancée, nous poursuivrons avec une présentation des spécificités de l'écriture des mondes animaux, des clefs de lecture que nous propose la zoopoétique pour tenter d'avoir accès à ces Tout-Autres que sont les non-humains ainsi qu'à l'Ailleurs qu'ils véhiculent en faisant territoire des espaces qu'ils parcourent. Enfin, afin de rendre compte d'un exemple de ce type d'écriture, nous nous essayerons ensuite à la lecture d'une nouvelle de Louis Pergaud, un auteur qui a été associé au « monde de la nature » et, de façon intéressante pour la suite, à l'enfance.

En effet, on pourrait se demander pourquoi lier la jeunesse spécifiquement à ces questions. C'est là qu'intervient la nécessité de rappeler les enjeux de ce type de recherche et de connecter les curiosités de ce travail avec les complexes réalités de notre époque. Il peut être difficile de s'interroger sur la place des animaux, qu'elle soit prise ou donnée, au sein du monde construit par les humains, sans que se profilent les préoccupations liées aux conséquences des activités humaines. Dérèglement climatique, marchandisation des corps, sixième extinction de masse, l'ensemble des ramifications problématiques cachées derrière ces termes finalement assez vagues renvoie à des expériences qui forgent la réalité de ce qui est parfois appelé, non sans générer des objections, l'anthropocène, une ère fille de la modernité. S'interroger sur le rôle de la littérature dans les questions animales, c'est aussi, plus globalement, questionner les missions qu'elle est susceptible de mener à bien à travers ses propres enjeux. Dès lors, si la jeunesse est évoquée dans le chapitre final de ce travail, c'est parce que l'on pourrait penser spontanément à l'éducation comment étant l'un des rôles que l'on va prêter à la lecture. Nous évoquerons effectivement ce point tout en cherchant à aller un pas plus loin en émettant la possibilité qu'une littérature animalière puisse jouer un rôle éducatif et participer à un véritable éveil des consciences aux alternatives ontologiques. Cette question finale fera toutefois l'objet d'une introduction de recherche plus que d'un aboutissement, puisqu'elle ouvre de trop nombreuses voies d'exploration. Ici, par la présentation de quelques œuvres type destinées à un public jeune, nous observerons les différentes formes que peut adopter le potentiel éducatif des fictions données à lire.

Première partie : comprendre ontologiquement les relations aux animaux non humains à travers un axe relationnel et un axe spatial

Chapitre 1 : la modernité comme héritage d'une ontologie de la distance

Traiter la question de la représentation des animaux dans des œuvres de fiction suppose d'interroger le rapport qui se tisse entre les mondes créés et la réalité qui est leur référence. En effet, si les animaux de papier diffèrent de ceux qui errent dans le monde physique, il n'empêche que tous évoluent dans un réseau de relations qui permet aux réalités des uns et des autres de demeurer connectées. Au sein de ces connexions, de ces mondes, les animaux existent, de même qu'on les fait exister selon des modes divers (Latour, 2006). Si l'on se rattache à ce courant de pensée qui veut que l'on fasse monde selon la façon dont on entre en relation avec les êtres et les choses (Escobar, 2016), il convient de s'intéresser aux ontologies qui feront, d'une façon ou d'une autre, exister les animaux qui nous intéressent. Il s'agira là du point de départ de notre réflexion.

Nous commencerons cependant par une courte précision d'ordre terminologique. À plusieurs reprises, nous emploierons le terme « modernité » et ses dérivés. Il s'agit là d'un concept très vaste et dont les significations peuvent fortement différer selon le contexte d'énonciation. Aussi, précisons que l'on parlera ici de la modernité telle que l'entend Bruno Latour (1991). La modernité, selon lui, serait la fille du grand partage, d'un cadre de pensée qui oppose les sciences dites « dures » à tout ce qui relève du social. On serait donc moderne à condition de bien observer une distance entre la nature, chose qui serait présente par défaut, et la société que l'on construirait sur la base de démarches culturelles complexes. À l'inverse, toute approche du développement humain n'ayant pas intégré ce principe ne pourrait prétendre à la modernité. Il s'agit donc d'un concept développementaliste lié aux visions du monde, aux ontologies.

C'est justement l'autre principe central que nous tenterons de comprendre : comment une ontologie, une vision du monde, parvient à créer un rapport aux êtres conjugué sur le mode de la mise à distance, que ces êtres soient présents ou absents dans un environnement. La distance sera donc le premier champ conceptuel que nous développerons pour ensuite nous intéresser aux réponses des non-humains, à leur capacité à subvertir les catégories qui leurs sont appliquées par la mise à distance. Cette première partie, au caractère largement socio-

anthropologique, entend fournir des leviers conceptuels qui seront ensuite utiles à l'analyse du potentiel qu'a la littérature d'agir sur ces cadres de pensée.

Descola, les ontologies de la nature et la sortie de l'ethnocentrisme

Pour commencer, il est nécessaire de tenter une description de ce qu'est une ontologie et de l'importance que cela joue dans la formation collective d'une vision du monde. Pour servir de socle à ce travail, nous nous baserons sur les travaux de Philippe Descola (2005), un auteur qui a grandement contribué à l'ouverture sur la diversité des représentations à travers les populations. Durant son voyage dans la grande forêt amazonienne, il s'est intéressé de façon structuraliste aux relations qu'entretenaient les *Achuar* avec leur environnement. De ses observations, il a proposé un modèle permettant d'appréhender différents modes de faire monde, différentes ontologies, selon des schèmes d'identification des peuples à leur environnement. Un rapide panorama de celles-ci permettra une visualisation de notre ontologie moderne, de ce qui la différencie des autres, et de ce qui fait d'elle un schéma induisant la distance comme rapport premier au vivant.

Quatre façons de faire monde

Lorsqu'il introduit ses travaux, Philippe Descola (2001) emploie la métaphore du musée de La Plata, lequel comporte un étage réservé aux sciences de la « nature » et un autre réservé aux « sciences » de la culture. Ainsi se présente ce qui serait le grand dualisme qu'il interroge : la nature s'oppose à la culture. Il y aurait comme deux dimensions, deux champs du réel qui, l'un et l'autre, ne peuvent interagir de façon aléatoire². Cette division ne serait pourtant pas universelle, et il serait fallacieux d'essentialiser la pensée humaine en généralisant le postulat d'un regard qui reconnaît de facto ce qui serait de l'ordre de la nature, le non-humain, et la culture, l'humain. Au contraire, ce qu'a observé Descola, en tant qu'anthropologue, c'est que l'identification à l'environnement découle avant tout d'une perception de continuité ou de discontinuité, lesquelles s'appliqueraient à l'intériorité ou à l'extériorité des choses. Ainsi, pour en revenir à l'exemple du musée, l'extériorité des choses serait continue : les corps sont composés de matière, d'un ensemble de molécules qui forme diverses substances vivantes ou non vivantes. L'intériorité, en revanche, est discontinue : l'homme posséderait le prestige de l'âme, il est un être pensant et dispose dès lors d'un héritage intellectuel, d'une culture qui le distingue du reste du monde, de la nature. Ce premier schème d'identification est ce que

² Ce dualisme est particulièrement marqué dans les milieux ayant trait au domaine du savoir. Ainsi, l'université catholique de Louvain est elle-même communément divisée entre le « bas de la ville » qui s'intéresse aux sciences humaines, et le « haut de la ville » qui travaille les sciences de la nature.

Philippe Descola (2005, pp. 302-350) nomme le naturalisme. Il situe également cette cosmologie. Elle serait principalement observable en occident, en Europe et au Nord de l'Amérique d'où elle émerge. Pour le reste, elle tend également à se globaliser et elle constitue le rapport au monde privilégié dans l'ordre de la modernité.

Cette cosmologie naturaliste, Philippe Descola l'identifie comparativement à partir d'un rapport à l'environnement qui serait autre, celui qu'il a observé en Amazonie chez les *Achuar*³. Pour ces peuples, les continuités et les discontinuités ne se situent pas de manière identique et entraînent ainsi une lecture tout à fait inverse de ce que serait le monde. Les êtres disposeraient tous d'une intériorité digne d'intérêt, capable de faire sens à partir du monde observé. C'est donc à ce niveau que s'observe la continuité. En revanche, les corps, l'extériorité, seraient en possession de moyens différents, ce qui leur donnerait accès à des mondes bien particuliers tels que la terre, l'eau ou le ciel. L'extériorité est discontinue. C'est ce que l'auteur appelle l'animisme (Descola, 2005, pp. 229-253). Ce rapport autorise une relation aux animaux toute particulière, la métamorphose. Dans l'animisme, le corps n'est qu'une enveloppe, il peut recouvrir n'importe quelle âme qui en prendrait possession. Aussi, il serait possible de quitter le corps, notamment à travers les rêves, afin de posséder le corps d'un autre, humain ou non humain. De ce fait, observer des chasseurs *Achuar* attirer une proie en la flattant ou repousser un prédateur en négociant avec lui est tout à fait possible, et même compréhensible, dans une logique animiste qui conçoit la communication entre les intériorités des êtres. On observe tout de suite à quel point ce modèle diffère. Au lieu de hiérarchiser les êtres selon un privilège interne théorisé, il encourage une approche communicative et une interaction avec le vivant en constante négociation⁴.

Néanmoins, le naturalisme et l'animisme ne sont pas les seuls modes de relation à se partager la scène cosmologique du monde. Si l'on observe d'une part et de l'autre une continuité d'essence et une discontinuité de son inverse, il serait possible de rencontrer des lectures du monde par lesquelles tout n'est que continuité ou discontinuité. C'est ainsi que Philippe Descola mentionne les aborigènes australiens comme l'exemple type des tenants d'une ontologie de la continuité. Pour ces derniers, les êtres appartiennent à des classes, des catégories délimitées par les propriétés physiques et psychiques d'un être primordial, d'une essence modèle qu'ils nomment « être du rêve ». Chaque individu se rapporte ainsi à son être du rêve et à l'ensemble

³ Population indigène amazonienne.

⁴ Pour le naturalisme comme pour l'animisme, des exemples concrets de manifestation à travers la philosophie ou les pratiques seront exposés plus loin.

des existants qui en font de même. C'est ce qui est appelé le totémisme (Descola, 2005, pp. 254-301), un rapport au monde par continuité interne et externe selon les catégories d'êtres. Dans cette ontologie, chaque existant comporte une part d'un être primordial, tant les humains, les non-humains et les non-vivants comme les lieux dits, censés être habités ou avoir été habités par un être du rêve.

Enfin, le quatrième rapport au monde serait celui de la discontinuité générale. Qu'il s'agisse des intériorités ou des extériorités, tout existe selon un mode singulier et n'entre pas directement en relation avec le reste du monde. Dès lors, pour observer de l'ordre à travers cette représentation chaotique, il est nécessaire de considérer les relations comme des gradations d'essences identifiables à l'aide de correspondances. Pour y parvenir, tout doit faire signe, l'existence de l'un engendre des conséquences sur l'existence de l'autre selon une relation définie. C'est l'analogisme (Descola, 2005, pp. 351-401), la représentation du monde à travers les symboles. À travers ces lunettes, le microcosme et le macrocosme se répondent l'un à l'autre par le mouvement des êtres qui sont à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils représentent. Ce type de cosmologie permet des pratiques telles que la médecine des humeurs, par exemple, qui entend soigner le mal en qualifiant ses attributs élémentaire et en lui opposant un existant, végétal ou animal, à l'attribut inverse. Elle est considérée comme la plus complexe des ontologies et a donné lieu à des développements philosophiques très diversifiés. Ainsi, les sacrifices aux dieux polythéistes européens suggèrent une mise à distance vis-à-vis de l'être ou de la chose sacrifiée, tandis que des pensées orientales telles que le shintoïsme, parce qu'elles entrevoient le spirituel comme étant incarné de façon panthéiste au sein du monde, sacralisent les êtres et leur corps dans un rapport de proximité.

Pour résumer, on voit à quel point ce modèle entend faire sens non plus à partir d'un dualisme postulé, mais plutôt à partir des relations qu'entretiennent les existants. La vision du monde se définit selon le point de tension où sont posés la continuité ou la discontinuité. En outre, si ces cosmologies sont identifiables à partir des différents modes de relation, elles supposent également que les modes de relation peuvent s'envisager selon différentes perspectives et que la diversité est une règle davantage qu'une exception. Il est donc intéressant, lorsque l'on souhaite étudier le rapport aux animaux à travers leur traitement en littérature, de s'interroger sur ce que l'on fait de cette diversité cosmologique, de l'espace qu'elle occupe sur la place publique.

L'étape suivante sera d'aborder un regard sur ce qui, pour d'autres auteurs (Escobar, 2016 ; Latour, 1991), est également considéré comme étant une ontologie ou un développement

ontologique : la modernité. Quelles représentations pouvons-nous déceler derrière ce titan lexical ?

La modernité, l'anthropocène et la globalisation

Depuis qu'il se développe à grande échelle, l'impact du paradigme économique dominant de l'être humain implique des changements considérables sur notre planète et ses occupants. Cette ère qui se caractérise par la transformation de la biosphère par l'activité productive humaine, on la nomme parfois « l'anthropocène ». Cette dénomination est critiquée et ne fait pas l'unanimité sur la scène érudite. Pour autant, que l'échelle des changements auxquels elle fait référence soit suffisante ou non pour justifier cette appellation, il n'en demeure pas moins qu'elle nous dit quelque chose, elle raconte son histoire. L'acte de nommer l'état du monde suppose une perception de cet état et un ensemble de considérations sur ce qui est observé. Ce lien qui se tisse entre le discours et l'observation du vivre ensemble sur terre est une dimension qui nous intéressera dans ce travail.

Pour commencer, interrogeons ce qui est entendu exactement par le terme « anthropocène ». Dans le sens étymologique, on entend par là une ère humaine, une époque qui voit l'homme agir comme une « force géologique » de par les contraintes qu'il impose à son milieu. Le débat scientifique porte principalement sur la validité ou non de la dimension géologique du phénomène qui, dans ses autres aspects, peut difficilement être nié. En effet, l'impact climatique de l'activité humaine se présente comme un phénomène qu'il est de plus en plus difficile de contester dans l'espace public. Pour rester relatif, que l'impact de l'homme dans un éventuel réchauffement climatique soit avéré ou non, cela importera moins, pour notre réflexion, que le fait même de sa présence dans les discours. L'une des raisons à cela est que le dérèglement climatique et l'ensemble de ses causes entraînent un phénomène parallèle qui touche directement au monde du vivant : la sixième extinction de masse. Il s'agit d'une réduction drastique de la diversité des espèces qui bouleverse profondément un certain équilibre⁵ du vivant et les rapports qu'entretiennent humains et non-humains.

Quel monde partagé envisage-t-on, sur la scène globale, lorsque l'on parle d'une extinction de masse et d'une sérieuse mise en danger des êtres vivants ? À priori, les voies du développement sont encore proprement anthropocentrées. C'est d'ailleurs tout le sens de l'expression « anthropocène », un monde fait par l'homme, et fait pour l'homme.

⁵ Nous verrons plus loin que cette notion d'équilibre est elle-même un produit de notre compréhension naturaliste du monde.

Si l'on adopte la lecture de la modernité, cette position fait bel et bien sens. Elle s'inscrit de façon positive dans une dynamique qui situe l'homme sur un schéma évolutif que partagent les autres espèces. Sur ce schéma linéaire, l'homme se situe au sommet, sur la pointe de la flèche, il représente l'espèce qui aurait achevé le progrès le plus remarquable. Cette représentation linéaire s'observe jusque dans nos politiques, lesquelles fondent leur légitimité sur un mythe du progrès et de la croissance, une évolution positiviste dont on ne peut prédire quelles seront les limites ultimes. Ce qui nous intéresse, c'est que ce mythe anthropologique linéaire s'accompagne d'implications très concrètes pour l'ensemble des non-humains. Si l'on s'intéresse au modèle de Rostow (1959), lequel situe les sociétés sur un axe progressif de ce que serait le développement moderne, on peut s'apercevoir que l'objectif final est d'aboutir à un modèle de consommation de masse, une économie de marché compétitive. Dans ce modèle que l'on connaît, le non-humain peine à être reconnu comme sujet. Il peut aisément basculer dans une catégorie d'objet vivant à valeur marchande, exemple supplémentaire de la mise à distance. À ce titre, ce développement serait bel et bien anthropocentré, mais pas que... En effet, l'historicité de ce modèle nous rappelle qu'il émerge d'une vision toute située, malgré le succès qui fut le sien et la globalisation de ses préceptes. Il s'agit donc d'une théorie ethnocentrée, qui implique une seule façon de voir le monde, une seule cosmologie.

À partir de cette réflexion, la globalisation prend une autre couleur. Symbole de cette modernité idéale, elle est ce système qui fait de l'économie mondiale une économie monde. La terre entière est un lieu d'échanges pratiquement dénué de frontières. Quant à ce qui s'échange, le spectre contemporain s'étend des biens matériels aux données volubiles tout en passant par des êtres vivants dont on a bien du mal à identifier le statut ontologique tant la notion de « bien de consommation » pourrait avoir tendance à assimiler ces êtres à des objets. Dans un sens, c'est donc plus qu'un modèle économique qui se globalise, c'est également un mode de rapport aux êtres et au monde, une ontologie. Bruno Latour l'évoque dans son essai *Où atterrir ?* (2017, pp. 22-28), il y a au moins deux façons de globaliser. Soit en généralisant un modèle unique, en rationalisant, en réduisant la réalité relationnelle à un ensemble de paramètres aisément identifiables et modélisables ; soit en connectant l'ensemble des réalités locales, des spécificités qui, ensemble, proposent un tissu de diversité potentiellement conflictuel mais propice à un authentique échange diplomatique. Le premier modèle pourrait être qualifié de « hors-sol », soit déconnecté des réalités présentes, de ce qui existe, et invariablement tourné vers une réformation univoque. Le second, en revanche, serait terrestre, impliquerait la considération de ce qui « est », sans que cette réalité soit idéalisée ou rationalisée. On suggère un modèle qui

inverse la tendance à la distanciation pour imaginer un rapport de proximité aux êtres, aux communautés, à leurs pratiques et à leurs représentations.

Dans un premier temps, cette reconnexion à la diversité terrestre nous conduirait à quitter l'ethnocentrisme, à nous lier à la multiplicité des conceptions du développement. Le naturalisme ne serait plus une conception unique et seule légitime à proposer un modèle d'évoluer ensemble. Il conviendrait d'intégrer le rapport des *Achuars* à leur forêt, celui des villages andins à leur *chacra*⁶ (Piccoli, 2015) ou encore celui des peuples nomades qui occupent les terres du Sérengeti avec les espaces qui sont aujourd'hui la propriété du parc (Mittal et Fraser, 2018). Il conviendrait de repenser la croissance en ce qu'elle devrait non pas se définir pour tous, mais avec tous dans ce qui serait, sans nul doute, un projet politique qui n'aboutirait jamais. Dans un second temps, la globalisation terrestre appellerait à reconnaître les non-humains de ce monde, à quitter l'anthropocentrisme. Si l'humain construit un modèle qui peut réduire les animaux à l'état d'objet, il n'empêche que ceux-ci ne cessent de surprendre et d'échapper⁷ aux catégories dans lesquelles on tente de les ranger. Il suffit, pour s'en apercevoir, de porter un regard sur la crise sanitaire que nous connaissons. Elle est un phénomène aux origines proprement non humaines. À ses prémices, déjà, on soupçonnait le pangolin ou certaines chauves-souris d'en être à l'origine tandis que des habitants de Wuhan jetaient leurs chiens et leurs chats par les fenêtres des immeubles en espérant se prémunir d'une potentielle contamination. Aujourd'hui, au-delà de la question de son origine, c'est le virus lui-même que l'on combat, cet être vivant microscopique, ce non-humain capable de paralyser le monde. Pour clore cette parenthèse relative aux zoonoses, la crise de la peste porcine africaine qui sévit en Belgique est un exemple supplémentaire de la façon dont les comportements animaux peuvent ralentir la machine de la globalisation tout en rappelant que tout n'est pas sous contrôle. Le probable déplacement d'individus animaux, issus de territoires éloignés, à des fins privées, acte commercial moderne en tout point, aura handicapé l'ensemble des activités forestières sur la base du comportement des sangliers. Il existe donc encore des limites aux limitations que l'on entend imposer aux vivants, et celles-ci sont lourdes de sens.

Pour finir, la question suivante peut encore se poser : pourquoi est-il nécessaire de s'intéresser à ce point aux récits que l'on fait de notre réalité ? Quel est le sens d'une compréhension de la modernité en tant que mythe, ou de la croissance comme une facette de l'ontologie naturaliste ?

⁶ Développé plus loin.

⁷ On verra plus loin comment la fuite et l'infiltration, l'action d'échapper aux frontières imaginées par les humains, est un geste récurrent chez les animaux et que la zoopoétique ne manque pas de problématiser.

Ce sont des questions préalablement nécessaires à la progression de ce travail et auxquelles nous pouvons répondre à l'aide des travaux de la philosophe Isabelle Stengers (2007). Elle nous rappelle que toute politique est une cosmopolitique, que chaque action ou prise de décision s'est articulée au travers d'un certain horizon d'attente. Cela signifie que les ontologies interviennent quotidiennement et de façon concrète à travers nos choix. De même, toute relation, avec les animaux notamment mais pas uniquement, est une cosmo-relation. Elle engage les représentations que l'on se fait de l'Autre. À travers les enjeux relatifs à ces questions, on en soulèvera hypothétiquement une autre : toute littérature est-elle une cosmo littérature ? Que peut-on percevoir de nos cosmologies à travers les œuvres de fiction ? Sur un plan moins diagnostique et plus appliqué, et puisque le geste littéraire est fort de son usage créatif du langage (Simon, 2015) on peut aussi se demander ce que l'on peut chercher à construire comme vision, quels sont les mondes et les modes de relation imaginaires que l'on peut chercher à reproduire autour de nous. Toutefois, avant de nous pencher plus loin sur ce potentiel transformateur, nous allons à présent développer ce que l'on entend par le rapport distancié au monde de l'ontologie moderne que l'on vient de présenter.

Chapitre 2 : étudier la distanciation ontologique à travers les prémices de l'identification naturaliste aux non-humains

Après cette brève et schématique présentation des rapports ontologiques de l'homme à la « nature », nous pouvons recentrer notre réflexion sur la question des animaux. D'ores et déjà, il est intéressant de mentionner cette nécessité d'aborder la question de la nature avant celle des animaux, comme si elle constituait un ensemble plus large qui, de facto, intègrerait les mondes animaux. On observe, ne serait-ce que dans la structure de ce texte, les piliers du naturalisme qui se maintiennent. Ceci étant dit, il s'agira désormais de s'intéresser à la façon dont l'être humain occidental s'est largement situé à l'égard des animaux à travers les pratiques qui témoignent le plus du modèle de la distanciation. Ces ensembles de pratiques concerneront l'exploitation, la représentation et la compréhension des animaux de façon chronologiquement transversale.

L'exploitation animale

Dans son ouvrage intitulé *Les animaux ont une histoire*⁸, Robert Delort (1984), en tant qu'historien spécialisé en études médiévales, s'est intéressé à l'histoire des animaux dans leur rapport à l'homme et selon une perspective transversale. Dans un premier temps, nous pouvons nous intéresser à son approche de l'exploitation animale, présentée à travers une structure par les pratiques qui conduisent les humains à tirer profit des animaux.

À l'origine, il situe la relation initiale de l'être humain et des animaux dans un schème conflictuel. Les humains ont longtemps fait l'objet d'attaques de la part des non-humains, comme cela peut encore être le cas. Dans cette dynamique offensive, Robert Delort distingue deux approches. La première est celle des attaques directes, commises principalement par des prédateurs, à l'égard des humains d'abord, mais aussi à l'encontre du bétail par la suite. La seconde est celle des attaques indirectes, comme les maladies ou les proliférations de parasites. Dans les deux cas, la relation se tisse sur le mode de la compétition. Cette base schématique prend de l'importance en ce qu'elle va s'inscrire dans une tendance des humains à vouloir « vaincre la nature », comme le décrit Delort. Cela va pouvoir être observé dans un ensemble de pratiques d'exploitation des animaux.

La première est ce qu'il nomme la cueillette. À travers ce terme, il ne désigne pas l'emploi des animaux pour faciliter un quelconque travail de récolte, mais plutôt le ramassage, la

⁸ Ouvrage qui sera la principale référence de cette section du travail.

« cueillette », des animaux soit trop lents, soit trop faibles que pour pouvoir résister à leurs ravisseurs. Les concernés vont des mollusques presque immobiles jusqu'aux jeunes animaux encore peu dégourdis et qui peuvent être capturés sans trop de peine. Il fait également référence à l'ensemble des produits générés par les animaux et pouvant être récoltés par la suite. L'un des exemples de ce genre est celui des cocons des vers à soie qui peuvent être utilisés pour produire du fil. Il évoque ensuite la pêche, pratiquée à échelles diverses et en milieux variés, laquelle implique un rapport avec un monde aquatique autre. Elle se situe entre la cueillette, puisqu'elle consiste à « récolter » les poissons, et la chasse, dans la mesure où des outils sont nécessaires et peuvent également mener à une lutte contre des animaux plus féroces qu'un banc de poissons. La chasse, d'ailleurs, est le troisième domaine mentionné. Elle peut prendre de nombreuses formes : défensive lorsque l'on traque une bête dangereuse pour la repousser ou l'éliminer, préventive lorsque l'on réduit des populations considérées comme nuisibles, utilitaire s'il s'agit de se nourrir, sportive si le but est de s'engager dans une activité ludique. Bien entendu, rien n'exclut que ces différentes manières d'aborder la chasse se recouvrent les unes et les autres à un moment donné.

Dans l'ensemble, toutes ces pratiques viendraient, toujours selon Delort, répondre à plusieurs impératifs : surveiller, apprivoiser et domestiquer les animaux. Il n'est pas nécessairement question, au sein de ces pratiques, d'un mode distancié avec les non-humains, la proximité étant d'ailleurs de rigueur pour la bonne exécution de certaines d'entre elles. Ainsi, l'élevage traditionnel a longtemps comporté, et comporte encore là où il persiste, une dimension diplomatique avec le vivant, la négociation étant un mode relationnel constant entre l'éleveur et ses animaux (Larrère et Larrère, 1997). De même, la chasse et la pêche sont des pratiques qui peuvent impliquer la traque. Comme nous le verrons plus loin, cette approche des animaux est lourde d'implications philosophiques dans ce qu'elle exige en termes de lecture de l'environnement et des vivants ayant une perception autre des espaces qu'ils arpentent. Ce que ces pratiques révèlent, en revanche, c'est l'acceptation de la possibilité de tirer profit de l'interaction avec les non-humains. C'est cette relation au profit qui sera ensuite saisie par les cadres ontologiques de la distance. Un animal distancié devient un objet, une marchandise, une entité désanimalisée et dépossédée d'une certaine part d'existence.

Les représentations des animaux

Après cette brève recollection des pratiques relatives à l'exploitation animale, il est possible de s'interroger sur les racines conceptuelles qui permettent l'acceptation sociale de ce phénomène. Pour Robert Delort, toujours, il convient de s'arrêter sur les représentations des animaux que

les humains ont et ont eues. Ces perceptions et leurs représentations sont des éléments effectivement révélateurs dans la mesure où elles traduisent également des attitudes, des dispositions à agir de certaines manières à l'égard des non-humains. Selon Delort, ce parcours débute par un geste linguistique : l'acte de nommer.

En effet, l'attribution d'un nom aux animaux n'a rien d'anodin, l'étymologie révélant parfois à quel point les choix de mots s'avèrent loin d'être arbitraires⁹. Ainsi, les noms seraient souvent témoins d'une représentation que se fait l'homme des animaux, d'une certaine perception qu'il en a. En outre, il est important de mentionner que cette relation ne fonctionne pas de façon unidirectionnelle. Si les animaux sont nommés à partir d'une perception que les humains s'en font d'une part, ils sont aussi, d'autre part, perçus à partir du nom qui leur est donné. Nommer revient parfois à naturaliser, à définir, délimiter une compréhension mentale d'un être, d'une chose, à des caractéristiques distinctives, au risque parfois de confondre cette compréhension avec l'essence de la chose ou de l'être (Pastoureau, 2018, pp. 80-89). Quoi qu'il en soit, l'observation d'éléments distinctifs qui précède l'acte de désignation et de définition fait entrer les animaux dans un jeu de caractéristiques permettant la comparaison de ceux-ci avec des valeurs ou des personnages. On retrouve alors, portés par des humains, des noms faisant référence aux attributs des animaux¹⁰.

Ce geste prend un intérêt tout particulier au regard de nos considérations ontologiques. On peut y observer les prémices d'un schéma relationnel qui se développerait sur le mode de la distance. En effet, on entre, dans ce cas-ci, dans une conception presque analogiste¹¹. La dynamique qui s'établit entre les animaux, leurs caractéristiques perçues et leur nom permet de les concevoir comme des symboles, des emblèmes, des objets conceptuels aptes à faire lien, à faciliter l'analogie (Dittmar, 2015). Outre les prénoms et les noms de famille, on peut citer la présence importante des animaux dans les armoiries, dont l'enjeu relève notamment d'une comparaison entre la famille désignée et les caractéristiques relevées chez l'animal représenté (Pastoureau, 2018, pp. 80-89). Dans les deux cas, ce mode de relation tisse un lien entre l'humain et, non

⁹ Robert Delort (1984) cite notamment le cas du chat nommé autrefois *musilegus* ou *musipulus*, soit « celui qui prend les souris ».

¹⁰ Pastoureau (2018, pp. 84) cite notamment des noms tels que Leloup, Lopez, Dewulf et bien d'autres, qui conservent encore un lien avec le loup, la forte de représentation de ces noms sur une aire géographique étant parfois corrélée à une présence importante de l'animal dans les armoiries locales.

¹¹ Pour rappel : l'analogisme est le schème d'identification ontologique qui conçoit le monde comme composé d'une chaîne graduelle d'essences diverses en tout point. Seuls les liens analogiques entre ces essences multiples permettent la visualisation d'un certain ordre. Pour l'exemplifier, nous pouvons citer *Le Roman de Fauvel* dans lequel l'ordre du monde est représenté à travers une relation analogique entre les événements du microcosme matériel et le dynamisme macrocosmique des allégories.

pas l'animal, mais ce qu'il signifie. Autrement dit, la rencontre n'est pas à l'ordre du jour. La démarche est relativement similaire dans le cas des fables, et tout particulièrement celles qui suggèrent une compréhension morale. Pierre-Olivier Dittmar¹² (2015) développe ainsi les conséquences éducatrices de ce traitement analogiste des animaux dans les fables. Par le parallélisme entre une morale humaine et une représentation schématique de celle-ci dans « le monde animal¹³ », les fables entretiendraient une vision d'un monde de pure discontinuité, où les règnes animaux et humains demeureraient parallèles l'un à l'autre, sans jamais se croiser, figés dans une perpétuelle distance. C'est d'autant plus vrai lorsque les animaux sont représentés en train de vivre selon des coutumes humaines dans le but de créer l'analogie. Ce ne sont pas les animaux qui sont représentés, mais bien ce qu'ils vont symboliser au sein de la réalité située des humains qui génèrent ces symboles. Les animaux, comme le dit Dittmar, sont figés en un « idéal-type » qui donne faiblement lieu à l'imagination d'authentiques mondes animaux. Il est toutefois nécessaire de rester prudent dans l'interprétation des perceptions animales dans les sociétés médiévales en ce qu'il ne faudrait pas employer nos propres cadres de lecture et nos horizons d'attente. Sur ce point, Dittmar s'exprime également en rappelant que « le monde animal », au 14^e siècle, était relativement mal connu et que les animaux n'étaient parfois que furtivement observés. Aussi, la complexité de leur existence n'était pas aisément saisissable pour ce qu'elle était. Dès lors, on peut comprendre cette tendance à se saisir de ce qui était perceptible afin de créer une certaine compréhension, fût-elle incomplète ou vouée à des objectifs autres que la compréhension des non-humains. Il n'en demeure pas moins que les animaux entrent ainsi, à travers le travail des représentations, dans un schéma de réduction. Réduits à des symboles, à des idées, ils en deviennent compréhensibles. Au sein du chaos du monde, on fait ordre par les idées. Il serait fallacieux de penser qu'il s'agit là d'un écart médiéval (qui prendrait ici un sens négativement connoté) que nos sociétés ne reproduisent plus. Sous la rhétorique de la modernité (Maria Carrilho, 1992) c'est par le savoir rationnel que l'on aborde l'inconnu. Or, rationaliser, souvent, c'est réduire aux paramètres que l'on peut appréhender, ceux qui permettent de moduler le réel au risque d'ignorer certaines dimensions de celui-ci.

¹² Précisons que nous adopterons une certaine nuance à l'égard des propos de cet auteur. S'il semble tout à fait pertinent d'envisager les liens possibles entre une conception analogiste du monde et la représentation des animaux faite dans les fables, nous nous garderons néanmoins de nous diriger vers une quelconque forme de déconstruction idéologique. Comme nous le développerons dans le dernier chapitre de ce travail, la lecture ontologique des récits comportant des animaux n'est pas la seule apte à en extraire une forme légitime de sens, si tant est qu'il est pertinent de parler de légitimité à ce sujet.

¹³ Désigné ici tel un ensemble homogène que nous critiquerons plus loin.

Quoi qu'il en soit, afin de poursuivre notre réflexion sur ce rapport distancié et analogiste aux animaux, nous pouvons nous intéresser à une dimension qui l'exploite pleinement, à savoir la sphère du sacré. Il convient toutefois de dégager deux tendances. D'une part, des formes plus anciennes de mysticisme font intervenir les animaux dans leur qualité de symbole avant tout, et d'autre part, l'évolution du monde spirituel a également conduit à une progressive reconnaissance des animaux pour leur existence empirique avec, néanmoins, un ensemble non négligeable de considérations métaphysiques. Citons, avant d'aborder ce dernier point, la présence des animaux en tant qu'attributs de personnages mythologiques de tout horizon. Qu'il s'agisse de divinités gréco-latines, indoues, nordiques ou même des saints de la tradition catholique, les animaux et les plantes sont associés à des traits propres aux personnages. À titre d'exemple, on peut citer l'aigle de Zeus ou le paon d'Héra, qui ont chacun conservé une relation symbolique à la notion de pouvoir ou de prestige. Les colombes d'Aphrodite, dans un autre registre, sont toujours assimilées à l'amour et à des sentiments plus doux. Là encore, on perçoit l'association effectuée à partir des attributs observés chez ces animaux. Puisque le regard de l'être humain demeure le point de départ, la chaîne analogiste peut s'effectuer entre les hommes et le divin par le biais du symbole animal. Cette communion prend également place dans le geste sacrificiel. L'animal peut également faire office d'offrande pour le divin ou de moyen de communication, selon qu'il soit question d'offrir une vache ou de lire dans des viscères (Delort, 1984, pp. 140-141). Si toutes les formes prises par ce procédé ne seront pas développées ici, nous pouvons en retenir globalement que les animaux, à travers ce qu'ils signifient plus qu'à travers ce qu'ils sont, ont su servir d'intermédiaires entre les entités du monde et les entités spirituelles dans la conception de diverses pratiques.

Il y a donc, dans les représentations animales, une tendance à générer une distance presque nécessaire puisque, comme nous l'avons vu dans le cas de la fable, il est question de *capturer*, dans l'intégralité de l'être animal, une dimension perçue comme pertinente. On pourrait toutefois se demander s'il n'existe pas un système de représentation qui tenterait la proximité, la capture de la signification animale selon une qualité autre que celle du symbolisme analogiste. C'est là que l'on peut s'intéresser aux dimensions dites scientifiques, à la recherche sur les animaux eux-mêmes. Comme nous le verrons, malgré l'ambition d'objectivité manifestée, et souvent revendiquée, par ces milieux des sciences, l'influence des cadres ontologiques demeure et, même, s'y trouve parfois renforcée.

La compréhension des animaux

L'évolution des recherches menées par les humains dans le but de produire du savoir sur les animaux dans notre société occidentale a laissé un certain nombre de traces permettant d'observer quels étaient les angles d'approches employés. On peut donc retrouver, dès l'Antiquité, des encyclopédies, des ouvrages de médecine vétérinaire et, entre autres, des manuels d'agronomie (Pastoureau, 2018, pp. 46-57). Ces savoirs se sont développés durant l'ère romaine avant de s'altérer durant la période médiévale. De façon assez intéressante, le début du Moyen-Âge, parce qu'il est parcouru de crises et de divisions au sein d'un monde humain autrefois centralisé, connaît une reprise du vivant non humain dans les espaces où le contrôle humain s'est amoindri. Pour reprendre le concept évoqué par Delort, la compétition s'est accentuée et, paradoxalement, le savoir utile a été peu mobilisé. Il serait faux de dire qu'il a disparu, d'où la préférence pour le terme « altération ». Il s'est maintenu selon une dynamique de généralisations et de reprecisions successives, lesquelles ont néanmoins affectés son figement en permettant le développement de nouvelles formes de « littérature scientifique » (Delort, 1984, pp. 47-75). C'est le cas des bestiaires, notamment, qui sont un exemple tout à fait révélateur de la rencontre entre savoir et représentations. Ces supports présentent les bêtes selon une perspective tout à fait analogiste et déjà évoquée plus haut, c'est-à-dire non pas pour ce qu'elles sont, mais en leur qualité de support de signification, notamment morale et religieuses. Tout au long du 12^e siècle, ces textes exerceront une influence notable sur les productions littéraires et artistiques (Pastoureau, 2018, pp. 46-57) comprenant notamment les fables et les emblèmes dont nous avons déjà évoqué les implications. En somme, on sait qu'un certain savoir zoologique s'est développé au cours de l'ère humaine et a été sauvegardé au cours de l'histoire. Pour revenir à nos interrogations, on peut se demander si ces savoirs interviennent dans la dynamique de mise à distance. Comme nous l'évoquions, le champ des sciences n'échappe pas aux cadres ontologiques, et cela s'observe notamment par les relations que ces savoirs entretiennent avec le champ de la philosophie. En effet, si l'on postule que c'est au 17^e siècle que l'analogisme européen s'est effacé pour laisser place à l'imposition du naturalisme (Zhong Mengual et Morizot, 2018), il ne faut pas oublier les germes de cette ontologie moderne dès les auteurs antiques. C'est déjà selon Platon, il y a 2500 ans, que le monde humain devrait être organisé sur la base de la raison permettant d'émettre des lois objectives et essentielles. Très vite, ces préceptes vont percoler sur les questions animales, notamment chez Aristote puis chez les stoïciens. Les animaux seront perçus comme étant irrationnels et inaptes à participer à la politique (Cochrane, 2010, pp. 10-28). Là où ces pensées entrent en lien avec les savoirs, c'est lorsqu'elles prescrivent l'attitude à tenir vis-à-vis des animaux : selon Aristote, le potentiel

de la pensée rationnelle appelle à être réalisé en exploitant les moyens permettant d'organiser le monde. Si les animaux peuvent être utiles à la mise en œuvre de ce projet, il est donc naturel qu'ils fassent office de moyens. Voilà les prémices de l'objectivisation animale déjà évoquée lorsque l'on parlait de la modernité, et elle s'accorde avec un concept tout à fait réactualisé, celui de la productivité, de la génération. Cette philosophie se développera davantage que ses concurrentes et les savoirs seront articulés selon cette vision. Elle sera ensuite réactualisée par un penseur considéré comme un pilier de l'émergence du naturalisme.

Au 17^e siècle, la pensée de Descartes marque un tournant pour les représentations de l'animal. Après ce que l'on peut considérer comme une ère de l'ambiguïté, laquelle mêle un rapport à l'animal analogiste et proto-naturaliste, le cartésianisme relance le débat dans une perspective qui s'impose une fois de plus face aux mouvements alternatifs de la pensée animalière, celui de Montaigne notamment. En effet, si ce dernier a attribué aux animaux une forme d'intériorité reconnaissable par le biais de la sensation¹⁴ et par celui d'une forme de compréhension non intelligente, Descartes donne le primat à la raison, une caractéristique dont il ne reconnaît la capacité qu'à l'homme, tout comme ses prédécesseurs. L'intérêt d'un regard porté sur la pensée de Descartes est qu'elle permet d'observer les prémices de la globalisation du glissement ontologique de l'animal et de la normalisation de la distance comme mode relationnel.

Pour entrer dans ces réflexions, il convient de s'attarder un instant, de façon sommaire, sur ce qui caractérise la pensée cartésienne. « Cogito ergo sum », je pense donc je suis, je fais l'exercice de la raison et je fais donc état de mon existence. Descartes construit par là un postulat ontologique d'ampleur, on atteste la valeur d'un être à partir de sa caractéristique rationnelle, sa capacité à faire usage de l'esprit et à manifester cette capacité par un acte qu'elle conditionne. C'est ainsi qu'intervient l'importance du logos, compris alors comme l'usage d'une parole organisée capable de manifester l'état de la pensée. « Je pense donc je suis » pourrait tout aussi bien s'exprimer « je dis ma pensée donc je suis ». On peut déjà entrevoir ce qui constituera le rôle de cette pensée dans la construction de l'ontologie naturaliste qui, pour rappel, pose la physicalité des êtres sur un continuum tandis que l'intériorité est perçue comme étant discontinue. L'intériorité, déclinée sous le concept de raison dans ce cas-ci, détermine la différence entre les êtres ainsi que leur hiérarchie. Ainsi, les animaux ne sont pas seulement des

¹⁴ Un concept déjà évoqué par Porphyre au 3^{ème} siècle (Cochrane, 2010) et qui demeure aujourd'hui sous le terme de sentience, soit la capacité d'exister et la légitimité à l'existence reconnue sur la base d'une capacité à ressentir le monde.

êtres différents, à qui l'on attribue une intériorité d'un autre ordre, mais ils sont également inférieurs, dénués de cette pensée ou de cette capacité à manifester leur existence.

Du moins, c'est là ce que Descartes se contente de formuler comme étant une hypothèse. Dans son ouvrage *Discours de la méthode*, il évoque la possibilité que les animaux puissent être considérés comme des automates, qu'il s'agirait en fait « d'animaux machines ». Les arguments qu'il évoque pour justifier cette possibilité sont à la fois de l'ordre de la métaphysique et de la physique. Dans un premier temps, il opère une déduction partant du principe que Dieu serait un génie suprême, capable des prouesses de l'homme et bien plus encore. À ce titre, si l'homme parvient à créer des automates animés, il irait de soi que le divin soit capable d'animer des automates qui, de par la qualité de leur concepteur, seraient en tout point parfaits. On pourrait alors supposer que les animaux sont en fait les automates de Dieu. Toujours sur le plan métaphysique, Descartes ajoute qu'en termes d'économie divine, il serait moins coûteux de créer des automates que d'attribuer une âme à chaque être existant. En parallèle, il propose également quelques arguments physiques. Le premier renvoie à cette idée de *logos*. Les animaux, au contraire de l'homme, ne disposeraient pas d'un moyen de manifester l'existence d'une pensée. Descartes reste toutefois prudent et affirme qu'ils communiquent bel et bien. Toutefois, cette communication ne disposerait pas des degrés de liberté, de créativité ou encore d'interactivité dont les humains sont capables. Au contraire, leur communication serait directionnelle, tout entière tournée vers la réalisation d'un objectif, souvent lié à un besoin physique. Ils en retireraient un certain avantage en ce que leurs actions parviennent à un certain degré de perfection. Néanmoins, ces actions devant répondre à des tâches prédéterminées par les besoins du corps, Descartes y perçoit la marque d'une forme de soumission naturelle (Dupond, 2008).

Malgré ces considérations, le penseur se refuse à affirmer qu'il détient là une vérité absolue. Il propose ce modèle comme une éventualité, laquelle aurait surtout pour intention de s'opposer à la thèse matérialiste de Montaigne. En revanche, les cartésiens qui s'inscriront dans la lignée de René Descartes auront tendance à interpréter cette théorie avec plus d'enthousiasme. Pour eux, c'est dans l'aspect métaphysique de la chose que se trouve la clef du mystère. Toujours dans la déduction, c'est par un syllogisme rédigé par le père Nicolas Poisson que l'idée est exprimée : « *Dieu ne peut, sans violer les lois de sa justice, produire une créature sujette à la douleur et capable de souffrir qui ne l'ait mérité. Or, les animaux ayant une âme, sont sujets à*

*la douleur et sont capables de souffrir sans l'avoir mérité. Donc Dieu n'a pu sans violer les lois de sa justice, créer un animal avec une âme*¹⁵». Ainsi se formule la théorie de l'animal machine.

Néanmoins, quelles sont les questions de fond que soulève cette pensée ? Comme mentionné précédemment, pour Descartes, il s'agissait avant tout de s'opposer aux propos consignés dans les essais de Montaigne. Ceux-ci accordaient volontiers aux animaux une forme vive d'intelligence qui pourrait même être supérieure à celle des hommes. Ainsi, on leur accorde potentiellement une âme. C'est bien sur le plan ontologique que cet imaginaire dérange, tout autant que sur le plan métaphysique puisque l'on s'inquiète d'imaginer les âmes animales accéder au même Ailleurs que celles des humains après la mort, ou de convenir que toute âme est matérielle et que les humains, au même titre que les animaux, s'évanouiront avec leur corps. Si l'on revient à un regard ontologique selon Descola, on observe également un rapport tendu avec la question de la continuité des intériorités. Remettre en question le statut de l'âme animale, c'est remettre en question la position de l'homme et la légitimité de tout un schéma cosmologique, de celui qui distingue, selon les termes de Descartes, la *res extensa* de la *res cogitans*, de celui qui distingue, pour Descola, la nature et la culture, et qui détermine qui de l'une ou de l'autre dispose de qualités divines ou supérieures.

Conclusion : étudier, expérimenter et protéger et protéger les animaux, la généralisation de la distance dans l'ontologie moderne

En parallèle de Descartes, les animaux retrouvent progressivement sa place dans la sphère de ce qui est maîtrisé. Grâce aux efforts de classification, les études zoologiques rendent aux humains un potentiel de contrôle sur les êtres non humains avec qui ils partagent leur environnement (Delort, 1984, pp. 178-184). Les siècles qui vont suivre vont néanmoins continuer de bousculer les représentations, l'accumulation des connaissances favorisant l'émergence de nouveaux questionnements, dont certains prennent la forme du doute. Pour schématiser cette dynamique, nous pouvons nous pencher sur trois ensembles de pratiques dans lesquels sont inscrits les rapports entre les humains et les non-humains à l'ère moderne : l'expérimentation, la protection et la production.

¹⁵ Citation de Sébastien Charles (2006) reprise dans l'ouvrage suivant : Père N.-I. Poisson, *Commentaire ou remarque sur la méthode de Mr. Descartes. Où on établit plusieurs principes généraux nécessaires pour entendre ses œuvres*, Paris, 1670, rééd. 1671, p. 158.

Tout d'abord, lorsque l'on parle d'expérimentation, on peut faire référence à l'ensemble des pratiques qui jonglent avec la frontière construite entre l'humain et l'animal¹⁶. Ces activités semblent liées par leur dimension exploratoire, l'opportunité qu'elles offrent de découvrir l'Autre non humain. Parmi elles, on peut citer le vaste champ de la recherche scientifique, des expériences sur animaux disséqués jusqu'aux observations éthologiques. On pourrait également citer les safaris ou, dans un ensemble plus large et moins connoté, les visites de réserves naturelles. Ce dernier exemple fait écho à un concept révélateur des attitudes modernes à l'égard des animaux, celui que Catherine et Raphaël Larrère (2015), entre autres, nomment « la *wilderness* ». On pourrait définir cette notion comme une attitude ou une disposition à consommer la découverte de la « nature » en ce qu'elle représente un Ailleurs par excellence, le lieu d'une essence perdue avec laquelle il serait bon de se reconnecter. Cet accès, il est rendu possible par la connaissance. Le lien s'établit alors entre les sciences et l'exploration : puisque le territoire et ses habitants sont connus, on peut s'y aventurer et l'expérimenter. On joue sur le fil qui sépare ce que l'on nomme nature et culture dans cette conception occidentale du monde. Parmi les pratiques qui entrent dans ce schéma, on peut également citer l'entretien des parcs zoologiques. Ceux-ci sont particulièrement intrigants puisqu'ils réunissent les dimensions consummatrice et scientifique. Ils fournissent des échantillons à la recherche tout en proposant, littéralement, une vitrine pour un public en demande d'approche maîtrisée d'une certaine vie sauvage¹⁷. On voit donc comment l'impératif de soumission a pu décliner. Il ne s'agit pas seulement de soumettre, mais il est également question de connaître, pas uniquement pour satisfaire la sécurité, mais aussi pour nourrir la curiosité (Baratay, 2011), et c'est par la connaissance que la soumission et l'exploitation sont ensuite réaffirmées.

La connaissance devient donc un nouveau mode de relation à ce qui est toujours considéré comme l'Autre de l'homme avant tout. Pourtant, ces « objets de curiosité » se sont globalement fragilisés à mesure que les activités humaines se sont développées. En effet, la modernité s'est également accompagnée de ses programmes de développement, lesquels sont fondés sur l'idéologie capitaliste. Ce modèle ayant provoqué de nombreux impacts destructeurs sur les environnements et les populations non humaines, les approches expérimentales, scientifiques comme ludiques, ont été des lieux de témoignage des conséquences de l'action humaine.

¹⁶ De nouveau, exprimée de la sorte, cette frontière tend à apparaître comme étant singulière. Nous problématiserons cet aspect plus loin dans ce travail.

¹⁷ Il convient d'être prudent à l'égard des parcs zoologiques. Ils sont mentionnés ici pour leur qualité d'exemple adéquat dans l'étude de notre problématique. Pour autant, ce sont des environnements complexes qui, bien qu'ils prennent racine dans une vision largement impérialiste, offrent également un espace potentiel de découverte dans le champ des comportements. Eux aussi contribuent au doute que nous problématiserons plus loin.

Protéger la faune d'une destruction possible s'est donc imposé comme un impératif. C'est une nouvelle conscience qui s'éveille. L'animal autrefois dangereux, monstrueux, celui qui était une bête, est désormais vulnérable et susceptible de disparaître. « Exploiter », « connaître », désormais, c'est le terme « protéger » qui s'ajoute à la liste. Les parcs zoologiques se font alors collections d'espèces « en voie de disparition » tandis que des associations voient le jour afin de défendre cette nouvelle approche. En sciences également, les chercheurs se spécialisent en « conservation de la nature » et font même surgir un terme qui deviendra l'étendard du mouvement : la biodiversité. L'étude de ce terme révèle toute la dynamique dans laquelle il s'inscrit. La biodiversité remplit à la fois un rôle scientifique et politique puisqu'elle tente de décrire les complexités du phénomène des diversités des formes de vie tandis que le terme est employé afin d'invoquer des valeurs susceptibles de rassembler les masses autour du grand projet de la protection, même s'il est pour cela nécessaire d'invoquer des associations d'idées fallacieuses ou hâtivement postulées¹⁸ (Huneman, 2014). On voit donc comment la protection s'est développée comme un mode privilégié de rapport aux êtres non humains et à quel point les ramifications de cette attitude en font une notion ambiguë. C'est également ce que pointe Philippe Descola (2005, pp. 555-561) lorsqu'il en parle en tant que schème de relation. Il met en évidence le caractère asymétrique de la protection, une caractéristique qui découle de la considération selon laquelle l'humain, en tant que protecteur, dispose de l'animal, le protégé, qui le rétribue en services. Le protecteur domine donc le protégé et retire des bénéfices de cette relation dans laquelle il exerce une forme de domination. Dans les exemples cités, la rétribution est apparente : chaque fois que l'être humain dispose d'une opportunité « d'expérimenter » l'animal, c'est en retour d'un travail de protection réalisé en amont. On peut vivre pleinement la *wilderness* des parcs naturels parce que la part de « nature » de ceux-ci a été gérée selon un modèle protecteur rationalisant.

Depuis cet apport de Philippe Descola, on peut considérer qu'il n'y a qu'un pas entre la protection et l'exploitation que mettait en évidence Robert Delort. Effectivement, l'exploitation est toujours de rigueur, elle s'est même développée en parallèle de la rationalisation. Le prédicat naturaliste, appliqué selon une grille de lecture cartésienne¹⁹, délaisse la dimension spirituelle

¹⁸ Dans l'introduction de l'ouvrage *La biodiversité en question* (Casetta et al., 2014), Philippe Huneman fait part de l'association généralement admise entre la notion de biodiversité et la notion de vie. Cette association encouragerait la croyance selon laquelle la défense de la biodiversité permettrait la protection d'un certain « équilibre de la vie ». Il s'agit là d'un postulat qui appelle à reconnaître l'existence de cet équilibre. Or, ce concept est remis en question par des études portant sur l'évolution de la vie sur le temps long. Celles-ci, en modélisant le développement du vivant, mettent en lumière des patterns de transformation chaotiques, bien loin de l'ordre invoqué par l'idéal de l'équilibre.

¹⁹ Et, plus loin, aristotélicienne.

de l'âme supérieure au profit de l'intellect. Dans cette perspective, la connaissance sert au contrôle des animaux, et cela s'observe à travers leur intégration dans les chaînes de production massive. Si les exemples cités faisaient principalement référence aux animaux qualifiés de « sauvages », la sphère domestique fournit des exemples de situations pour lesquelles la relation aux animaux se décline selon les trois modes évoqués. Un cochon industriel est donc protégé par l'éleveur qui le nourrit et l'abrite. Il est également exploité dès son entrée sur le marché et lors de sa transformation en bien de consommation. Cette même consommation devient une expérimentation de l'animal qui est exploré à travers la dégustation de sa chair.

En définitive, c'est par l'échelle de légitimité de ce cadre de pensée que l'on peut concevoir la distance comme un schème de relation englobant les attitudes dominantes à l'égard des non-humains. Bien entendu, comme aux différentes époques mentionnées, des mouvements de pensée alternatifs s'entretiennent. Ils seront abordés et théorisés dans la seconde partie de ce travail. Pour l'instant, l'axe relationnel développé ici sera complété d'un axe supplémentaire, celui de l'espace. Il est essentiel que celui-ci soit intégré à notre grille de lecture car il constitue l'interface de manifestation des relations. Par le traitement de l'espace, les relations entre ses divers habitants sont concrétisées. La relation aux animaux étant principalement saisissable à travers le monde des sens, comme nous le verrons, il est impératif d'intégrer cette dimension incarnée sans laquelle nos leviers de compréhension resteront inaccessibles.

Chapitre 3 : présence et absence, les modes d'existence territoriaux des animaux

À tant parler de la mise à distance comme modalité relationnelle au sein de notre ontologie de la modernité, on pourrait oublier que de nombreux animaux sont en fait très proches de nous ; les animaux de compagnie, certes, mais également tous les animaux qui trouvent leur place dans les espaces urbains, ou encore ceux qui contribuent, souvent à leurs dépens, à nos activités socio-économiques. Ainsi, certains modèles, comme l'élevage, travaillent en présence des animaux. Pour autant, les élevages organisés selon des méthodes industrielles installent un rapport distancié qui, à travers les pratiques, contraste avec l'approche de proximité des élevages à petite et moyenne échelle, lesquels comptent encore sur la reconnaissance individuelle des individus animaux pour effectuer les sélections (Stas & Mougénou, 2009). Il faudra donc bien différencier ce que l'on entend ici par la distance d'une part et par l'absence et la présence de l'autre. La distance serait un schème relationnel, une attitude humaine à l'égard des animaux non humains, tandis que l'absence et la présence peuvent être compris comme des modes d'existence territoriaux, des façons d'exister sur un espace. Lorsque les humains sont présents sur un territoire donné, les animaux sont-ils présents également ou sont-ils absents ? Il est intéressant de noter que ces deux modes d'existence tendent à s'associer à deux catégories aux racines solides : le sauvage et le domestique. Ces deux dimensions de la vie animale ont de quoi nous intéresser, elles entrent totalement dans notre conception d'interface entre humains, non-humains et territoires. Ce qui délimite au mieux ces catégories aux contours flous, ce sont effectivement des dynamiques spatiales : les animaux évoluent-ils dans un espace humain « intérieur » où ils sont les bienvenus, où évoluent-ils à l'extérieur de celui-ci tout en étant éventuellement une menace pour l'intérieur ? Nous verrons, dans ce chapitre, comment les cadres de la distance tendent à figer les animaux dans des catégories spatiales construites alors même que, sur le terrain, les non-humains inventent leur propre perception de leur environnement et subvertissent les catégories qui leur sont assignées.

Le constructivisme spatial subverti

Pour comprendre ces dynamiques, un bref panorama historique n'est pas inutile. Si ces conceptions ont un ancrage européen, ce n'est pas pour rien. Les espaces du vieux continent, parce qu'ils ont connu un développement humain dense et majoritairement sédentaire, ont rapidement été soumis à une gestion morcelée ayant permis une distinction entre les espaces habités, travaillés et exploités par les humains, et ceux en dehors et dont le contrôle s'est opéré

sur un autre mode que celui du travail. Dans ce registre, la forêt devient l'espace « extérieur » par excellence autour duquel s'est construit un imaginaire de l'hostile, de milieu étranger. Le rapport d'antagonisme à son égard n'a sans doute pas été étranger à la compétition qu'a pu représenter la reprise de ces milieux durant les périodes plus fragiles de l'organisation humaine (Delort, 1984, pp. 178-179). Avec l'imaginaire de cet Ailleurs menaçant s'est développé celui de la bête, de la créature monstrueuse aux instincts meurtriers. L'exemple de la *Bête du Gévaudan* est sans doute l'un des plus connus dans ce registre. Cette créature a incarné la tension entre les espaces non seulement pour ses attaques sur le bétail, mais aussi pour ses assauts meurtriers, principalement sur les enfants et les jeunes femmes chargés de garder les troupeaux. La lutte contre la bête a donc pris forme à travers une immense chasse aux loups (Pastoureau, 2018, pp. 116-129), symbole parmi d'autres de ce conflit entre l'intérieur et l'extérieur. Aujourd'hui encore, cette dynamique est plus que prise aux sérieux. Le retour du loup en Belgique génère une véritable campagne de fortification dans le but de protéger les parcelles, les espaces intérieurs, tandis que nos frontières se renforcent et se déforment au fil des offensives virales du coronavirus, ce non-humain sauvage qui a réduit à néant toute conception d'intérieur renforcé. On voit donc plusieurs éléments permettant d'envisager une construction de l'imaginaire du sauvage, soit l'élément qui provient d'un certain extérieur et dont l'interaction avec l'intérieur s'avère problématique. Pour illustrer au mieux cette schématisation, nos territoires européens ne sont pas les mieux choisis puisque qu'ils prennent une forme, patrimoniale, de parcellisation très fragmentée, ce qui contraste avec la gestion des grands espaces observés dans les parcs naturels tels ceux du Serengeti ou de Yellowstone. Si là-bas les espaces attribués aux mondes sauvage et domestique sont particulièrement, et artificiellement, définis, nos interfaces européennes sont plus ambiguës et donnent très souvent lieu à des situations ambivalentes et propres à questionner les deux catégories présentées (Larrère et Larrère, 2015).

En effet, toute l'ambiguïté de ces concepts se retrouve matérialisé par les frontières de ces espaces imaginés et construits : si une clôture signifie clairement pour un humain que le passage est proscrit, s'il est conçu qu'elle délimite un espace, que cet espace est doté d'une fonction, d'une appartenance, d'une signification, il s'agit là d'un message qui n'entre pas nécessairement dans les codes de perception des animaux²⁰. Aussi, ceux-ci vont éventuellement subvertir les lois humaines régissant le partage de l'espace. La frontière construite et

²⁰ D'ailleurs, tout un enjeu de gestion des prédateurs s'articule autour de cette nécessité de faire comprendre le concept de la parcelle à l'aide de la clôture, en l'électrifiant ou en installant des subterfuges suggérant la présence des humains (Landry, 2017).

matérialisée séparant le sauvage du domestique devient la preuve, par son inefficacité, de l'absence de tout essentialisme dans ces notions, ainsi que de l'agencéité permanente des « bêtes ». Cette capacité des animaux à se faire agent, c'est ce qui fait dire à Dominique Lestel (2008) que nous vivons dans des communautés hybrides au sein desquelles chacun agit dans et sur l'espace. Nous pouvons lier cette notion au concept d'*Umwelt* formulé par Uexküll (1909). Chaque être agirait dans un certain espace donné et délimité par l'étendue de ses perceptions et de sa capacité d'action au sein de l'étendue en question. Sur la base de cette idée, chaque espace comporterait autant d'*Umwelt* qu'il y aurait d'entités vivantes réparties sur sa surface. Chaque espace serait donc multiterritorial, parcouru par une multitude de capacités à agir, d'agencéités humaines et non humaines.

Compte tenu de ces angles d'approche, il est difficile de soutenir la pertinence absolue des notions de sauvage et de domestique. En effet, celles-ci supposent que l'on attribue un espace défini aux animaux en fonction de leurs caractéristiques spatiales, dans la conception humaine de l'espace : les animaux domestiques dans l'intérieur de l'*Umwelt* humain, et les animaux sauvages à l'extérieur de celui-ci. Ici, la mise à distance entre en contradiction avec la tendance qu'ont les animaux, selon la façon dont ils construisent leur propre *Umwelt*, à pénétrer ou à fuir l'*Umwelt* humain. Dans certains cas, la mise à distance empêche même de percevoir à quel point certains animaux peuvent avoir conscience de ces territoires humains et se jouer des frontières inventées pour en tirer certains avantages. La subversion force donc à considérer les modes d'existence territoriaux des animaux non pas selon les catégories de sauvage ou de domestique, mais selon qu'humains ou non-humains soient présents ou absents au sein de l'*Umwelt* de l'autre.

À travers cette subversion et ce qu'elle révèle, on va pouvoir distinguer différentes dynamiques que l'on va tenter d'exemplifier ici. Elles sont intéressantes en ce qu'elles trouvent un équivalent dans leurs réponses humaines et, surtout, parce que l'on va retrouver ces schémas dans les œuvres de littéraires qui nous intéresseront. Les dynamiques en question seront les suivantes : la fuite et l'infiltration, que nous exemplifierons à l'aide des travaux d'Emmanuelle Piccoli (2015) portant sur les relations d'habitants d'un village andin avec les animaux partageant leur espace, et l'adaptation qui trouve une manifestation particulièrement intéressante dans le cas du chien, notamment étudié par Isabelle Mauz (2005). Chacun de ces exemples, en témoignant de l'agencéité animale et de la capacité des non-humains à agir au sein de leurs espaces ainsi que sur eux, contribue à renforcer le doute ontologique qui sera à la base de l'hypothèse littéraire qui va suivre.

La fuite et l'infiltration

Pour comprendre les principes de fuite et d'infiltration, il faut rappeler que l'espace construit par l'homme ne fait pas sens ni territoire de la même façon pour les animaux. Cet aspect des choses et les conséquences qu'il peut avoir dans nos organisations parcellisées est d'autant plus appréhendable au regard d'une structure de cohabitation spatiale où les frontières ne sont pas présentes de la même façon. C'est ainsi que les études de terrain d'Emmanuelle Piccoli se révèlent utiles. Elle observe, dans une communauté rurale des Andes, le rôle que joue le *cuye*²¹, et les autres animaux évoluant autour de la maison, dans les dynamiques locales, économiques et relationnelles notamment.

Le premier exemple révélateur est celui du partage de l'espace. Dans ces villages, la maisonnée est un espace partagé avec l'ensemble des animaux qui y ont accès. Ainsi, les poules, notamment, déambulent librement dans les différentes zones de vie. Dès lors, la cohabitation se fait sur le mode de la négociation des espaces, approche qui n'est pas étrangère à nos régions rurales et aux méthodes d'élevage traditionnelles (Larrère et Larrère, 1997). Dès lors, si une poule entre dans une pièce alors qu'elle n'y est pas la bienvenue pour une raison ou une autre, elle est simplement mise dehors au risque de revenir. On observe un rapport de proximité dans lequel se négocie la présence ou l'absence de l'autre. Voilà qui contraste avec nos espaces clôturés dans lesquels on souhaite, par un intermédiaire technique qu'est la barrière, négocier à distance l'absence des loups. De façon similaire à la poule qui peut décider à tout moment de refaire surface dans la cuisine, parce que la limitation soudaine de son espace ne lui fait pas sens, les loups peuvent choisir de défier les clôtures, même lorsque celles-ci sont électrifiées. Cette dynamique de gestion n'a pas échappé aux sociologues qui parlent même d'entrer dans une coexistence compromettante (Doré, 2013) qui signifie, globalement, une réappréciation du mode de la proximité dans la planification des moyens de gestion de la faune. Ce que ces exemples nous disent du comportement animal, c'est qu'étant guidé par une certaine agencéité, il est possible que les animaux choisissent de s'infiltrer dans les lieux où l'on ne s'attend pas à les voir. Le cas de la poule andine est une infiltration non problématique au sens où elle se manifeste dans un modèle de proximité, mais les exemples relatifs au modèle occidental sont souvent considérés comme des petites catastrophes. La notion même de nuisible dépend d'ailleurs de cette considération : l'animal est-il nuisible en soi ou l'est-il car sa présence

²¹ Cochon d'inde andin.

perturbe un certain modèle de gestion, soit d'interaction, avec l'environnement (Mougenot et Roussel, 2006) ?

Par ailleurs, on verra que le modèle de la fuite, que l'on va développer ici, entre en relation avec celui de l'infiltration cité plus haut. Pour en revenir aux *cuyes* andins (Piccoli, 2015), ceux-ci disposent également d'espaces de liberté. Toutefois, parce qu'ils interviennent, par divers systèmes d'échange, dans les dynamiques sociales de ces milieux, ces animaux ont attiré l'attention des promoteurs du développement qui ont vu en eux une opportunité de valorisation de la culture andine sur le marché. Les *cuyes*, marchandisés et saisis par la logique des projets, sont entrés dans un dispositif de production à large échelle tout à fait assimilable à notre modèle de la mise à distance. Pour le bien de la mise en œuvre du projet, les petits animaux ont été regroupés dans des cages, elles-mêmes rassemblées dans des espaces ayant cette fonction spécifique, pratique relativement étrangère aux populations locales. Il y a donc un double déplacement, de la proximité à la distance, et d'une liberté d'espace vers une limitation, présence ou absence selon que les humains soient affairés ou non à leurs *cuyes*. Pour autant, les animaux ne sont pas dépossédés de leur agencéité. Aussi, certains se sont échappés et ont repris leurs habitudes. Ils sont toujours susceptibles d'être attrapés et mangés, mais ils ont résisté à l'imposition d'une cage. L'exemple est ici d'autant plus parlant que les deux modèles sont directement confrontés par l'implication du projet de développement. On peut toutefois trouver d'autres exemples répondant à la même dynamique et entraînant des conséquences tout autres. Les tentatives de domestication d'animaux dits « sauvages » et ne s'acclimatant que très peu à ce mode de vie peuvent donner des résultats surprenants²².

On voit donc comment l'agencéité animale permet de subvertir les catégories spatiales qu'on peut éventuellement imposer aux non-humains. Nous allons désormais montrer comment ils parviennent également à subvertir leurs catégories. S'ils sont capables de passer dans l'espace domestique ou dans l'espace sauvage, ils sont également capables de devenir l'un ou l'autre par des comportements surprenants.

²² À titre d'exemple, on peut évoquer une anecdote ayant fait trembler les Ardennes belges durant l'été 2009. Une panthère échappée d'une sombre propriété s'est faite observer à plusieurs reprises dans les zones boisées ainsi qu'à proximité des villages. À l'approche de la rentrée scolaire, une psychose s'est emparée des populations qui n'ont eu de cesse de voir des panthères à tous les coins de branche. On peut observer ici un cas dans lequel la fuite d'un animal aura entraîné, par la même occasion, son infiltration dans des milieux où l'on a considéré qu'il n'était pas désiré.

L'adaptation

J'appellerai ici « adaptation » l'aptitude qu'ont les êtres de « changer de peau », de s'intégrer dans un milieu en capturant des attributs utiles. Cette flexibilité peut donner lieu à des changements de comportements allant parfois au-delà de ce qui est anticipé par les humains. Dès lors, leurs catégories peuvent rapidement s'effondrer. On pourrait, à ce titre, mentionner les nombreux animaux capturés en vidéos et que l'on peut observer en train de s'adonner à des comportements affectifs peu probables, comme lorsqu'un prédateur s'attache à une proie. Pourtant, les meilleurs exemples se situent peut-être chez des animaux avec qui, dès le départ, la distance tend à se brouiller. Prenons les chiens, ils sont considérés comme « les meilleurs amis de l'homme » et on leur attribue souvent la loyauté comme qualité pratiquement intrinsèque. Pourtant, chaque année, les chiens sont parmi les animaux, humains y compris, causant le plus de victimes humaines²³. En parallèle, il y a les nombreux « crimes » non humains que les chiens peuvent commettre, parfois à la barbe de tous.

En effet, lors de ses recherches sur le terrain des alpes, Isabelle Mauz (2005) a pu s'apercevoir de la prégnance des catégories citées précédemment et de la façon dont les chiens peuvent générer des problèmes à travers elles. Elle mentionne comment ces animaux, vivant parfois dans des zones ouvertes, échappent parfois à la vigilance des familles avec lesquelles ils vivent. Durant leurs escapades, il arrive qu'ils se comportent de façon peu souhaitable d'un point de vue humain, comme lorsqu'ils attaquent mortellement certains troupeaux. Ces attaques génèrent la confusion, d'autant plus dans des espaces où ils peuvent être assimilés à des attaques de loups. Ici, la frontière que l'on voudrait claire entre l'animal domestique et l'animal sauvage est brouillée. Il en va de même lorsque les chiens de troupeau s'associent aux loups ou lorsqu'ils s'en prennent violemment aux promeneurs.

Un autre exemple de paradoxe s'observe au sein du paradigme de la protection des animaux sauvages. Rassemblés dans des parcs ou recensés dans les parcelles, selon l'échelle de la gestion animalière, les animaux vivent dans ce que Sophie Bobbé et André Micoud (2006) font remarquer comme étant une forme de liberté surveillée, une existence conditionnée par un contrôle gestionnaire constant. Pour les besoins de cette gestion rationnelle, le figement des catégories est opéré. On peut alors se demander ce qu'il reste de sauvage, dans la première conception de ce terme, chez des animaux que l'on garde constamment à l'œil. Il y a en fait

²³ Statista. *Nombre de personnes tuées à cause des animaux et autres êtres vivants dans le monde en 2016 et Deadliest creatures worldwide by annual number of human deaths as of 2018*. Retrieved from <https://fr.statista.com/statistiques/615733/classement-animaux-mortel-pour-homme/> et <https://www.statista.com/statistics/448169/deadliest-creatures-in-the-world-by-number-of-human-deaths/>

extension du territoire humain, par la gestion, sur les territoires animaux. Néanmoins, là aussi, les non-humains peuvent surprendre. Dans les pays d'Afrique où l'enjeu de la conservation motive la création de havres, les éléphants sont connus pour venir se nourrir dans les cultures villageoises hors des parcs avant de prendre la fuite vers leurs sanctuaires où ils se savent en sécurité. Par la prise de conscience des espaces administrés, du fait des conséquences concrètes de ces délimitations, les éléphants parviennent à adopter un comportement opportuniste (Hoare, 2000). De même que la réduction du chien à l'animal domestique occulte ses comportements « délinquants », d'autres animaux prouvent qu'il est difficile de les limiter dans un espace de faune sauvage gérée.

Conclusion : derrière le constructivisme spatial, la réalité des interfaces multiterritoriales

Nous avons donc développé, dans ce deuxième chapitre, les dynamiques spatiales à l'œuvre au sein des interfaces partagées par les humains et les non-humains. Si le mode relationnel de la distance tend, notamment pour des impératifs de gestion, à essentialiser la fonction des territoires humains et à catégoriser les non-humains en fonction, nous avons fait exemple de cas permettant la mise en évidence d'une agencéité animale capable de subvertir à la fois les catégories de l'espace et les leurs.

Ainsi, les espaces « intérieurs », la sphère domestique, est susceptible d'être fuie par les animaux que l'on y enferme. De même, les animaux de l'espace « extérieur », ceux que l'on dit sauvages, sont tout à fait capables de s'infiltrer au sein des espaces humains et d'y agir selon leur bon vouloir. Les catégories spatiales sont donc subverties. Par ailleurs, d'autres animaux conventionnellement attachés à chacune de ces deux sphères parviennent à jouer sur les deux tableaux, tels les chiens qui s'adonnent à des comportements considérés comme sauvages ou les éléphants capables de comprendre des dynamiques domestiques. Il y a donc subversion des catégories animales également.

Il faut donc repenser les ensembles spatiaux, non pas en termes de sphères figées mais, au même titre que les territoires, comme des paramètres en perpétuelle mouvance. Pour ce faire, les concepts de présence et d'absence sont les plus appropriés. On est en présence de l'autre si chacun s'inscrit dans le territoire de l'autre à un moment donné. En revanche, on est dans l'absence si l'une des deux entités ne se manifeste pas. On pourra donc parler, depuis une perspective humaine, d'animaux plutôt présents ou plutôt absents.

Première partie : Bilan

Au sein de cette première partie, nous avons dressé un panorama de la scène relationnelle des humains et des animaux non humains. Pour ce faire, nous avons proposé un modèle croisant deux axes de tension : celui des schèmes relationnels issus de la considération ontologique à l'égard des non-humains, et celui de l'agencéité animale dans l'espace.

Pour le premier de ces deux axes, nous tentions de développer l'idée d'un schème relationnel existant sur le mode de la distance à l'égard des non-humains, conçus initialement comme ayant une qualité ontologique autre au regard des cadres de la pensée moderne. À travers le deuxième axe de tension, nous mettions en évidence la tendance de ce mode de la distance à figer les catégories de l'espace et, par la même occasion, celles des animaux les arpentant.

Conjugués, ces axes de tension révèlent alors une forme d'alternative en termes de représentations. En effet, puisque les comportements animaux ne correspondent pas aux catégories qui leur sont attribuées, les non-humains subvertissent le figement, ils font preuve d'agencéité. Dès lors, les postulats ontologiques soutenant le privilège de la distance relationnelle se fragilisent et peuvent être soumis au doute. Cette forme de scepticisme ouvre potentiellement la voie à des conceptions différentes, un nouveau regard sur le non humain que l'on peut regarder, non pas comme un objet, mais comme un Tout Autre dont l'altérité est amenée à être lue pour être comprise.

Mouvement et subversion			
D o u t e		Présence mutuelle des humains et des non-humains sur un espace-temps donné	Absence des humains ou des non-humains sur un espace-temps donné
	Relation ontologiquement distante des humains vis-à-vis des non-humains	Élevage industriel Expérimentation animale Visite des parcs	Gestion par les clôtures
	Mode relationnel alternatif	Pratiques alternatives	

Deuxième partie : les apports potentiels de la littérature dans la recherche d'une alternative ontologique

Pourquoi avoir choisi la voie littéraire pour tenter une proposition d'ouverture sur la problématique de notre relation ontologique aux animaux ? Le rapport entre les deux sphères n'est peut-être pas évident au premier abord, bien qu'il soit consistant sur le plan théorique. Il fait d'ailleurs l'objet de recherches tout à fait actuelles dans le champ de la zoopoétique (Simon, 2015), nous y reviendrons. Pour commencer, évoquons rapidement les ressorts théoriques permettant une première compréhension de l'intérêt d'une investigation littéraire sur des questions animales.

Dans leur ouvrage synthétique sur les questions de théorie de la littérature, Jean-Louis Dufays, Michel Lisse et Christophe Meurée (2009) abordent dans l'introduction un point relatif aux enjeux de la littérature. Ils en distinguent deux types : les enjeux passionnels et les enjeux rationnels. Ce sont les premiers qui vont nous intéresser. Ces enjeux passionnels sont présentés comme ceci : s'évader, se décentrer ; se trouver, se centrer ; se perdre ; vivre plus intensément. Le premier induit la possibilité d'évasion qu'offre la littérature à travers l'identification à la construction qu'est le personnage de fiction. Il s'agit de vivre une expérience à travers un Autre de papier. Le deuxième enjeu tient à la reconnaissance, au sein de notre monde, des traits des mondes fictifs explorés. La littérature offrirait des outils de lecture de la réalité. Ensuite, certaines expériences fictives auraient le pouvoir de déstabiliser le lecteur en le confrontant à une altérité radicale. Elles auraient donc le pouvoir de bousculer les lectures du monde préexistantes. Enfin, parce que la lecture peut suggérer des interrogations, elle peut être une source de développement éthique ou, comme nous le développerons plus loin, d'une édification.

Intuitivement, on peut déjà percevoir ce qui entrera en relation avec les attitudes humaines vis-à-vis des mondes animaux. La lecture d'une œuvre de fiction est effectivement un acte de sémiotisation d'un monde, il s'agit de faire sens à partir d'un univers. La façon dont ce sens est généré va pouvoir nous éclairer encore davantage. Il nous faut à présent aborder quelques théories de la réception littéraire, lesquelles ont été évoquées par les auteurs précédemment cités. Commençons par Jauss qui, dans *Pour une esthétique de la réception* (as cited in Dufays, Lisse & Meuret, 2009, pp. 28), invoque le concept d'horizon d'attente. La réception d'une œuvre de fiction ne serait, selon cette notion, pas un acte de pure absorption. Elle s'effectuerait à travers un filtre idéologique, émotionnel ou intellectuel qui serait propre à chaque lecteur tout en comportant une part de similitude socio-culturelle avec d'autres lecteurs contemporains sur

une aire spatio-temporelle donnée. Cette grille de réception antérieure à la lecture s'apparente quelque peu à notre concept de cadre ontologique, il est en effet question d'une représentation du monde construite intérieurement et de façon plus ou moins consciente. Cette théorie de la réception devient encore plus intéressante si on l'associe à une théorie qui, de façon plus dialectique avec les théories du texte, tente de représenter l'interaction entre l'auteur, le texte et le lecteur ou, comme les nomme Umberto Eco (as cited in Dufays, Lisse & Meuret, 2009, pp. 19), le champ de la création consciente, le champ du texte et le champ de la lecture. Représentés sous la forme d'ensembles en intersection, ces trois champs permettent de saisir comment le texte est une création issue de l'horizon d'attente d'un auteur mais dont le potentiel le dépasse éventuellement. Le lecteur, à travers son propre horizon d'attente, interprètera une part de sens au sein du texte, potentiellement correspondante avec « l'intention de l'auteur » ou non. Cette dynamique, enfin, suggère la question qui permettra d'établir un lien avec nos considérations ontologiques : si la grille de lecture de l'horizon d'attente conditionne partiellement la réception du texte, ce dernier peut-il exercer une influence sur l'horizon d'attente du lecteur ? On émettrait alors l'hypothèse d'un potentiel transformateur de la fiction littéraire. Celle-ci n'est pas nouvelle et a déjà fait l'objet de nombreux travaux.

Ce qui nous intéresse ici, c'est que la littérature supposerait une entrée en relation avec un monde qui serait perçu à travers un horizon d'attente préexistant et lequel pourrait être influencé par l'expérience littéraire. C'est là qu'intervient l'hypothèse de ce travail : comment la littérature peut-elle, en *disant les animaux et leurs mondes*, rendre compte de l'expérience ontologique et du rapport à l'Autre non humain tout en projetant sur son public une cosmovision édifiante ? Pour y répondre, nous allons proposer un concept que nous développerons tout au long de cette seconde partie, celui de l'empathie critique. Tout comme on parle souvent d'esprit critique, il serait ici question d'induire une réflexion autonome sur la base d'une expérience empathique. La prise en compte de la perspective animale permettrait d'envisager une alternative à la distance ontologique, laquelle fixe les animaux dans des catégories figées, et de percevoir dans leur agencéité la capacité qu'ont les animaux à créer leurs propres mondes. Or, comme nous venons de le mentionner, la littérature possède ce potentiel d'offrir une porte d'entrée dans les mondes des Autres. Nous nous intéresserons donc à la façon dont l'entrée dans les mondes animaux capturés par la création littéraire pourrait générer une empathie apte à éveiller le doute à l'égard des cadres ontologiques pouvant régir nos relations aux non-humains.

Cette réflexion se développera en deux temps. La première s'intéressera à la dimension de l'écriture, à l'acte de dire les mondes animaux, de les rendre vivants sous une forme littéraire. C'est là que nous nous intéresserons à la zoopoétique, à ses enjeux, à ses bases théoriques et à ses techniques. Ensuite, nous nous pencherons sur la lecture et la façon dont la zoopoétique peut agir sur les lecteurs dans une perspective transformatrice.

Chapitre 4 : les enjeux poétiques et esthétiques de la fiction animalière

Nous tenterons ici d'observer le défi que pose l'écriture des animaux et de leurs mondes. Dans tout ce qu'elle a d'actuelle, la question des relations entre les humains et les non-humains, ou plus largement la question des relations de l'homme à la nature, a intéressé les chercheurs en littérature. À travers son projet Animot²⁴, Anne Simon a initié un mouvement de recherche dans ce qui sera désigné comme étant de la zoopoétique. À travers différentes expériences d'écriture, les auteurs pouvant être reliés à cette pratique explorent les potentialités qu'offre le langage humain de dire les non-humains. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons d'abord aux connexions perceptibles entre la littérature et deux des concepts fondamentaux utiles à la compréhension de nos relations aux non-humains : l'altérité et l'espace. Ensuite, nous aborderons différentes formes d'écriture ayant ouvert une voie dans ce projet de représentation des mondes animaux.

Les animaux dans leurs espaces, l'Autre et l'Ailleurs

Une porte d'accès à l'Autre

Lorsqu'elle tente de définir la zoopoétique, Anne Simon (2015) part du constat que jusqu'alors, les études portant sur les animaux en littérature s'étaient principalement intéressées aux versions humaines de celui-ci. Dit autrement, on s'est surtout intéressé aux animaux lorsqu'ils étaient une façon de dire l'homme. On peut immédiatement opérer un double constat sur la base de ce que l'on mettait en évidence au chapitre précédent. Premièrement, cette approche recherchant la représentation de l'homme à travers les animaux correspond largement aux prédicats ontologiques constitutifs de notre culture occidentale. En effet, le modèle de la fable, par exemple, correspond au système analogiste dans la manière de présenter l'animal pour ce qu'il symbolise (Dittmar, 2015). Le lion n'est pas un lion, il est le pouvoir, l'autorité, la royauté, et la modalisation du personnage dira quelque chose de la pensée relative à l'application de ces notions par les hommes. Par ailleurs, le fait que les études littéraires sur les animaux se soient

²⁴ Programme de recherche initié en 2010, il s'agit désormais d'un projet de fédération de la recherche en zoopoétique.

principalement dirigées vers les formes humanistes entre dans un schème naturaliste : « la littérature, objet de culture, s'intéresse à l'homme. La culture est anthropocentrique. »

Pourtant, la littérature pourrait être un moyen privilégié d'aborder les animaux pour eux-mêmes puisqu'elle permet d'expérimenter l'altérité (Simon, 2015). Alors, doit-on reconnaître que l'on fait face, dans ce cas-ci, à une limite du geste littéraire ? La littérature serait-elle incapable de dire l'Autre dès lors qu'il est non humain ? Répondre à ces questions nécessite une problématisation de la notion d'altérité. Le concept en lui-même s'avère tout à fait dépendant d'une focalisation. Il ne peut exister sans un point de vue de départ. Par exemple, dans une œuvre de fiction qui mettrait en scène une rencontre entre l'homme et l'animal, une fiction mixte, en quelque sorte, l'Autre est l'animal ou l'humain, selon la focalisation. Mais dans une fiction pleinement animale, qui est l'Autre ? Pour un blaireau en couple vivant à proximité d'un terrier de lapins de garenne, doit-on considérer que sa partenaire et les lapins sont des Autres d'un même genre ? Autrement dit, l'animal est-il un groupe uniforme ou distingue-t-on différentes catégories au sein de cet ensemble ? En fait, ces questions révèlent l'importance du regard de l'homme à travers ces considérations. Parce que les blaireaux et les lapins sont des Autres similaires pour l'homme, ils ne sont pas nécessairement similaires les uns pour les autres. De même que l'on devrait parler des altérités, il faudrait se rappeler de parler des animaux, et se méfier de la forme lexicale singulière « l'animal », car ce sont bien « les animaux » au pluriel qui, derrière, existent. Pour dire les altérités, il faut donc bien comprendre de qui on parle, et à partir de quel point de vue.

Or, les gestes littéraires sont constamment reliés à ces questions de focalisation. Un auteur, pour écrire les animaux depuis leur perspective, entre dans leur peau (Barbe, 2017), il se fait animal et entre dans une forme d'altérité fictive. Cette expérience est ensuite reproduite dans la lecture par le procédé d'identification, le lecteur ayant la possibilité de se faire animal à travers les personnages. En ce sens, pour répondre à la question posée initialement, la littérature est tout à fait apte à fournir un espace exploratoire pertinent. Lorsqu'elle représente l'Autre, elle en délivre en fait un mode d'existence, une façon dont on le fait exister. L'objectif étant de construire poétiquement la focalisation, on tenterait de se rapprocher de la façon dont les animaux se font exister eux-mêmes. On pourrait donc chercher une forme de rencontre entre l'existence effective et la représentation de celle-ci, une approche qui se distinguerait fondamentalement de la distance ontologique.

La question que l'on pourrait néanmoins se poser serait de savoir quelle part de l'altérité animale nous est accessible. Pour y répondre, nous pouvons poursuivre sur la dimension

spatiale qui, parce qu'elle suggère des interfaces partagés entre humains et non-humains, propose un certain nombre de points d'accroche.

Lire les animaux dans leurs espaces

À travers cette entreprise de formulation du non humain, on cherche donc à explorer la possibilité qu'offre la littérature d'entrer dans la simulation d'une rencontre, soit la possibilité de construire un imaginaire dans lequel une forme de face à face serait permise et grâce auquel deux Autres peuvent s'appréhender. D'emblée, ce projet de travail sur l'imaginaire est confronté au développement d'une ontologie qui, comme nous l'avons expliqué précédemment, met en œuvre un mode d'existence animal basé sur le principe de la distance. Pour contourner ces fondations cosmologiques, peut-être convient-il d'opérer un travail d'observation stricte du réel. Qu'en est-il vraiment de la distance entre les animaux et les humains ? Nous avons déjà mentionné la confusion suscitée par l'idée : les animaux sont partout autour de nous, ceux qui sont aisément visibles, les invisibles du monde microscopique, et ceux qui jouent sur les deux tableaux, tels, par exemple, nos chats furtifs ou les oiseaux qui se laissent entendre mais qui ne sont pas toujours faciles à voir. Notre rapport spatial aux animaux est donc également à comprendre à travers une dynamique entre la présence et l'absence. Il faut alors préciser une nuance entre la notion d'absence que l'on aborde ici et le concept de distance ontologique que l'on a développé précédemment. La distance ontologique peut se faire en toute présence spatiale d'un animal. La distance, c'est la légitimation d'une réduction de l'être animal à une part de lui-même. C'est le postulat naturaliste qui stipule que l'Homme seul est un être complet. L'absence, c'est tout le contraire, c'est un animal qui décide d'être où il est, souvent en dehors des perceptions humaines. Ce que nous dit l'absence et qui vient contredire la vision naturaliste, c'est que les animaux sont doués d'agencéité.

C'est là un concept qui intéresse fortement la zoopoétique puisqu'il offre l'opportunité, dans l'imaginaire, de considérer les animaux comme des êtres actifs, doués d'une volonté propre et indépendante, tant sur le plan intra diégétique, à travers des personnages animaux qui peuvent être représentés sans attache aucune à un personnage humain, que sur le plan extra diégétique, dans la possibilité même d'en faire des personnages doués de leur propre focalisation. Ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est ce que ce concept d'agencéité représente pour notre lecture ontologique. D'un certain point de vue, il s'agit d'un concept clé en ce qu'il génère le doute. Les animaux doués d'une volonté propre remettent en question les fondements parfois inconscients de cette cosmologie de la modernité telle que théorisée par Philippe Descola. Ils

rappellent le doute déjà formulé par des philosophes²⁵ et de nombreux éthologues²⁶ de l'absence d'intelligence développée chez eux. Plus précisément, l'agencéité animale fait douter de la vectorialité de l'intelligence animale, de cette pensée qui tend à positionner l'être humain au sommet d'une chaîne évolutive, comme s'il était un stade supérieur. Ensuite, et c'est là le doute dont nous allons surtout nous saisir, la volonté animale nous fait douter de son absence de logos. De nouveau, ce doute a déjà été exprimé, et les débats portent principalement sur l'intentionnalité de la représentation, sur le potentiel de visualisation des animaux. Quoi qu'il en soit, le fait que le monde soit rempli de communication, humaine, non humaine, animale ou encore végétale nous offre une prise intéressante dans la recherche de l'expression de ce doute sous des formes littéraires.

Dès lors, qu'est-ce que ce doute de l'absence de logos et où peut-on le rencontrer à travers les textes ? Il est une figure presque archétypale qui peut servir de point de départ, celle que l'on nommera, pour rester large, le lecteur ou la lectrice de l'environnement, bien qu'il s'agisse souvent du chasseur. Ce sont, comme l'évoque Anne Simon (2015) en expliquant l'exemple de Herman Melville et de Moby-Dick, les traqueurs, ceux qui sont à l'affut du moindre signe leur permettant de lire la réalité invisible, présente ou future, dans leur environnement. Les exemples sont légion : dans *Un Mâle* de Camille Lemonnier (1880), Cachaprès le braconnier est un tueur pratiquement infaillible qui a la chasse dans le sang et qui parvient à sentir ses proies ; dans *Los conquistadores de la Antártida* de Francisco Coloane (1945), Manuel est un explorateur chevronné capable de prédire les mouvements de la mer et de ses habitants grâce à un sens de l'observation hors du commun. Enfin, pour invoquer un exemple tout à fait archétypal et désormais inscrit dans la culture populaire, Katniss Everdeen, la protagoniste de Suzanne Collins dans *Hunger Games* (2008), survit aux batailles royales grâce à ses talents de chasserresse et au bon sens qui en découle. Ce sont des personnages qui se ressemblent par leur accès à une certaine forme de connaissance de l'environnement. Comme évoqué auparavant, la connaissance entre dans le paradigme naturaliste car elle implique une maîtrise du monde au moyen de la raison. Pour autant, la connaissance que l'on met en avant avec ces personnages est une connaissance sensorielle, qui appartient, selon la formule dialectique que l'on cherche en fait à dépasser, « au corps plus qu'à l'esprit ». On devrait plutôt dire qu'elle est d'un ordre autre que celui de l'abstraction.

²⁵ Montaigne, M. (1588). Apologie de Raimond Sebond. In Naya, E. Reguig, D. Tarrête, A. (Eds.). *Essais. Tome II* (pp. 159-399). Paris: Gallimard.

²⁶ Donna Haraway, Vinciane Despret, entre autres.

Cette compétence sensorielle renforce le doute car son épistémologie repose sur la perception de l'agencéité du monde. Cette approche a été théorisée par les philosophes Estelle Zhong Mengual et Baptiste Morizot (2018) dans leur recherche de compréhension sur les différentes lectures possibles du paysage. Leur approche permet d'effectuer un pas supplémentaire dans notre réflexion. À partir du doute, la distance s'effrite et la rencontre, dans toutes ses modalités potentielles, devient le lieu d'un apprentissage diplomatique avec l'Autre non humain. Leur réflexion débute sur l'hypothèse selon laquelle la crise écologique que nous connaissons trouverait une série de causes dans nos relations au vivant, principalement en ce que la modernité occidentale serait rendue moins sensible à une perception compréhensive du monde. C'est l'exemple de la *wilderness* et de l'expérience sensationnelle de la nature. Elle est vécue pour la perspective qu'elle apporte, pas pour ce qu'elle est réellement ni pour ce qui s'y passe effectivement. Là encore, il y a une mise à distance vis-à-vis du réel vivant. Pour les auteurs, cela tiendrait à une crise de la connaissance, celle-ci étant nécessaire pour reconnaître les éléments de sens dans l'environnement. Pour autant, la connaissance seule ne suffit pas à lire le monde. En effet, si elle s'arrête aux frontières naturalistes, lesquelles tendent à limiter le monde physique à des causalités mécaniques, alors le territoire demeure vide de sens, il est illisible. La lisibilité du territoire serait une chose qui, philosophiquement, se rapprocherait du pistage. On renoue là avec l'archétype du chasseur. Pister, ce serait « rendre sensible aux détails révélateurs de la vie et des comportements des autres vivants » citent-ils. C'est donc accepter que ce que nous appelons « la nature » est en fait un territoire habité, un milieu animé. Toutefois, pour dépasser la reconnaissance des signes et entrer véritablement dans la lecture des histoires qui se tissent, une dimension supplémentaire est nécessaire. Prenons un exemple : pour comprendre et anticiper le comportement d'un loup à partir des traces qu'il laisse, il ne suffit pas de les repérer. Le traqueur, pour bien faire, doit entrer dans la peau de l'animal, il doit se faire loup. Cet exemple induit l'idée d'une lecture empathique, dans laquelle il s'agit, à un moment donné, de se faire Autre (Morizot, 2014). À travers ce geste, on est en plein dans l'acte de lecture. Cela implique véritablement une nouvelle relation au vivant dont l'altérité est perçue à travers la façon dont les non-humains créent du sens au sein de leur espace. Les signaux laissés font alors office de communication pour qui sait les percevoir à son tour, il y a donc une forme de logos non humain.

L'altérité dans l'espace peut donc être comprise à travers au moins trois dimensions que nous avons évoquées. Il y a d'abord la focalisation, soit le monde tel qu'il est perçu selon que l'on observe celui-ci depuis une perspective humaine ou une perspective animale. Il y a ensuite la

sensation, soit un canal permettant de rendre le monde intelligible et qu'humains et animaux partagent. Enfin, il y a la notion de logos, les langages manifestés dans les multiples formes de communication à l'œuvre. Ces différents concepts vont refaire surface en zoopoétique et prendre forme à travers des techniques d'écriture que nous allons développer maintenant.

La transposition de la lecture de l'altérité dans l'espace à l'écriture des non-humains :
les techniques zoopoétiques

La resémantisation comme capture d'une focalisation

Plus haut, nous faisons référence à la rhétorique de la modernité comme étant une pratique discursive fondée sur les cadres de la pensée naturaliste. En somme, elle consiste en l'emploi d'une terminologie désignant les réalités à travers un filtre connotatif. On parle alors en termes de progrès, de croissance, d'évolution, de développement, et bien d'autres exemples encore qui nous renseignent à la fois sur les phénomènes captant l'intérêt de certains groupes humains, et sur la conception qu'ils en ont ou qu'ils s'en font (Maria Carrilho, 1992). De façon assez intéressante, cette technique, prise depuis une perspective différente, offre une porte d'entrée dans l'écriture des mondes animaux.

En effet, dès lors qu'il est question de conjuguer le traitement d'un propos avec sa représentation, on entre dans le registre de la focalisation. Or, l'un des enjeux de la zoopoétique est bel et bien d'entrer dans une focalisation non humaine, de renforcer l'empathie par la perception d'expériences animales. Pour y parvenir sans tomber dans l'anthropomorphisme, les modes de perception humains ne peuvent être réappliqués. Aussi, il convient d'employer des termes ne véhiculant pas les représentations que l'on cherche à éviter, ou bien des termes dont on change le contexte d'usage. C'est ce qu'exemplifie Sophie Milcent-Lawson (2018), lorsqu'elle explique l'œuvre de Vincent Message : *Défaite des maîtres et possesseurs*.

Si cette œuvre fait office d'exemple en matière de zoopoétique, c'est qu'elle s'inscrit dans ce travail de l'empathie par l'usage original de la terminologie. Ici, les termes appartenant au secteur de l'industrie de la viande sont employés pour désigner la perspective d'un extra-terrestre à l'égard de la production massive de viande humaine réalisée sur terre. Toutes les réalités de l'élevage industriel sont conservées et appliquées en fiction selon une focalisation qui déplace le sujet et l'objet tels qu'ils peuvent apparaître traditionnellement : l'humain est objet tandis que le non-humain extraterrestre est sujet²⁷. Sans entrer dans les détails du

²⁷ Cet effet n'est pas une innovation en soi et a déjà été exploité. L'œuvre n'en demeure pas moins un bon exemple de l'intérêt zoopoétique du déplacement des focalisations.

développement de l'œuvre, on peut se douter de l'intérêt zoopoétique de cette démarche. En dehors de l'aspect métaphorique peut-être évident, le changement de focalisation sabote l'ensemble de la rhétorique technique employée pour désigner les élevages. Si le terme viande tend à faire référence tout à la fois à de la chair animale, à un bien de consommation, à des traditions culinaires, à certains régimes, et d'autres choses encore, il apparaît sous un autre angle lorsqu'il est appliqué à un humain. En partant du principe que le lecteur est lui-même humain, l'empathie présupposée par l'identification, non pas aux personnages focaux mais bien aux humains objets, tendrait à faire prendre conscience de ce que la viande industrielle est aussi une chaire arrachée par la force, selon un système prémédité, rationnel et ne laissant pas d'espace à la fuite, aux alternatives. Elle évoque une sentence.

Cette approche appelle donc à une altération du sens du mot par un travail sur le signifié visant à agir sur le signifiant. Cependant, on pourrait tout à fait imaginer un dispositif employant la même technique afin de chercher un résultat inverse. En effet, l'exercice en soi est tout à fait intéressant : comment désigner une parcelle, et éventuellement faire comprendre que c'est de cela dont il s'agit, selon une focalisation non humaine qui pourrait ne pas concevoir ce qu'est une parcelle, c'est-à-dire non pas seulement un espace, mais bien un espace donné, délimité, doté d'une fonction et d'une propriété attribuées par des ressorts d'autant plus abstraits ? Autrement dit, comment rendre compte d'une réalité que l'on tend à associer à une réalité humaine mais n'existant pas dans la réalité animale ? Il serait question, dans ce cas-ci, de travailler le signifiant afin d'agir sur le signifié, sur la perception du référent.

Une éventuelle option serait d'entrer pleinement dans la perception animale. Toutefois, cette possibilité soulève d'autres questions et d'autres enjeux. Comment savoir ce que perçoivent les non-humains, ou, comment tenter la représentation d'une perception à laquelle nous n'avons pas accès ? Cette difficulté fera écho à la seconde technique zoopoétique présentée ici et que développe également Sophie Milcent-Lawson.

L'épistémologie du sensible

Que va-t-on chercher lorsque l'on tente de rendre compte d'une perception animale ? À travers cette question, c'est toute une réflexion transversale d'ordre épistémologique qui commence à se construire. De même qu'on a pu le faire à travers les travaux anthropologiques de Philippe Descola, historiques de Philippe Delort ou philosophiques d'Estelle Zhong Mengual et de Baptiste Morizot, l'approche littéraire va nous permettre d'aborder une dimension

supplémentaire de la compréhension du réel. Pour y parvenir, ce sont les recherches d'Anne Simon qui vont nous guider.

Au fil de ses questionnements sur l'œuvre de Proust, Anne Simon a émis l'hypothèse selon laquelle la littérature permet d'entrer dans le réel par une reconnexion à l'ordre du sensible (Simon, 10 avril 2017²⁸). Elle rappelle en effet toute la dimension physique de la littérature et de la parole. Si ces deux gestes pourraient être perçus, dans les cadres de pensée occidentaux que nous avons abordés, comme le sommet de notre humanité, de sa distinction, Anne Simon postule au contraire qu'ils sont issus du monde physique, de cette « nature » dont on chercherait à se différencier. La parole, après tout, est produite par le corps tandis que les pages sont rédigées par les mains, avant d'être lues par l'œil. Nos sens sont au travail et elle tente de rappeler que si les concepts émergent, ils le font sur la base de nos expériences sensorielles. Le réel est donc perçu puis compris (ou, du moins, on tente d'en construire une relative compréhension) depuis l'expérience sensorielle que l'on en fait. Peut-être est-ce utile de préciser, avant d'appliquer ces considérations au traitement des animaux en littérature, ce qui est entendu par les termes « réel » et « sensible » dans les théories d'Anne Simon.

Le réel, avant toute chose, serait une entité multiple. À travers l'œuvre de Proust, elle souligne les différentes instances du réel telles qu'elles se manifestent : sur le plan historique, sur le plan émotionnel, sur le personnel interne ou interrelationnel... Au sein du réel se conjuguent, à proximité ou à distance, de nombreuses réalités. En citant le personnage de Bergotte et sa révélation poétique tardive à travers la contemplation de la *Vue de Delft* de Johannes Vermeer²⁹, elle reprend l'idée d'un réel composé de couches. Celles-ci sont distinctes mais interconnectées, comme dans cette vision qui accorde les éléments des multiples petites histoires sous la coupe de la Grande Histoire qui les chapeaute. Le réel est multiple, et dès lors mystérieux. Comment, donc, accéder à ce réel ou, pour tenter de saisir sa « nature » le mieux possible, comment percevoir et comprendre les différentes couches de réalité qui le composent ? Le voilà, le grand enjeu épistémologique que l'on annonçait. C'est également là que la littérature et le sensible entrent en jeu. Si l'on peut postuler que la totalité du réel demeure difficilement accessible pour un seul individu, il n'en demeure pas moins que chacun en réalise une certaine expérience. Cette expérience, en son socle, se construit à partir de différents vecteurs. Traditionnellement,

²⁸ Worms, F. (10 avril 2017). *Anne Simon : la littérature nous rend le monde sensible !* Retrieved from <https://www.franceculture.fr/emissions/les-discussions-du-soir-avec-frederic-worms/anne-simon-la-litterature-nous-rend-le-monde>

²⁹ Le personnage, en percevant le petit pan de mur jaune peint selon une technique visant à appliquer plusieurs couches, réalise qu'il aurait dû écrire de la sorte, par effets de couche à travers ses phrases.

on distingue celui du corps, celui du cœur et celui de l'esprit. L'expérience se ferait à travers la sensation, l'univers des cinq sens, par l'émotion dans des déclinaisons de joie, de tristesse, de peur ou de colère, et enfin par la pensée. Ce qu'apporte la thèse d'Anne Simon, c'est un revalorisation des sensations qui, à l'instar de la madeleine de Proust, entrent dans un réseau sensoriel qui constituera une loupe, une visière sur la réalité par l'individu. Là où la littérature se révèle utile, c'est dans l'opportunité qu'elle offre de simuler ces expériences ou, pour le dire avec des termes qui supposent moins qu'il y a là une entreprise factice, d'en rendre compte, d'en témoigner, de faire état de tout ce qu'il y a du réel au sein de la fiction. Cette utilité peut notamment servir à entrer dans les dimensions animales.

En effet, si l'on retourne au concept de l'*Umwelt* de Uexküll et de la pluralité territoriale dans l'espace, on peut établir un lien entre ces couches du réel et la multitude des mondes coexistant dans les interfaces partagées par les humains et les animaux. Une focalisation sur l'expérience sensorielle de ces mondes serait donc une approche tout à fait apte à fournir un accès à ceux-ci. Il reste à se demander comment entrer dans les sensations animales. C'est en fait un défi qui a été relevé par des auteurs contemporains, notamment Marie Darrieussecq dans *Requiem pour un requin*, l'épilogue du roman *Le mal de mer*. Sophie Milcent-Lawson s'est également appliquée à expliquer les particularités de ce texte. Dans ce passage qui raconte depuis une focalisation interne la lutte d'un requin contre le courant qui le repousse inexorablement vers la plage où il s'échoue et meurt étouffé dans l'air et sous son propre poids, Marie Darrieussecq emploierait le langage verbal pour décrire le plus fidèlement possible la subjectivité interne de l'animal, les sensations fictivement éprouvées par le corps de son personnage non humain et auxquelles nous pouvons nous identifier. En considérant, comme le dit Morizot (2014), que la sensation est un canal d'information partagé par les humains et les animaux, l'empathie est générée par la possibilité de partager la sensation de l'eau qui repousse, des rochers qui tranchent ou du poids qui écrase. La fiction, en ce qu'elle est évocatrice, permet de simuler une entrée dans le corps sensible de l'animal et donne donc accès à son espace de perception et d'action, à son territoire, à son *Umwelt*. On imaginerait comment les sensations que notre corps connaît, comme la douleur, l'épuisement et l'étouffement dans ce cas-ci, seraient perçues par le corps animal. C'est une démarche différente de celles qui appellent à la compassion en invoquant le canal émotionnel. Ici, il est davantage question d'empathie. C'est la

reconnaissance de l'expérience de l'autre, l'expérience sensorielle dans le cas de ce requin, qui va générer une connexion émotionnelle³⁰.

Comme le dit Sophie Milcent-Lawson (2018), « rendre compte verbalement d'une pensée non-verbale est un impossible contourné à l'aide d'un déplacement énonciatif ». On entre alors pleinement dans le doute de la distance qui postulait, initialement, la non-existence de la sentience animale. Il demeure néanmoins, dans cette distance dont on doute lorsque l'on écrit des animaux, la dimension du langage, le fameux logos qui pourrait être le privilège des humains. Si l'on s'est penché sur le défi que représente l'écriture d'une perception, il reste à s'interroger sur les façons d'écrire l'expression de ces êtres qui ne parlent pas.

Composition d'un *logos* non humain

Le langage de la littérature étant un langage créatif, il permet d'avoir accès à d'autres langages dont ceux que l'on ne peut traduire, ceux auxquels on ne pourrait donner une forme qui nous serait compréhensible qu'à l'aide de moyens ingénieux qu'il nous faudrait inventer ou réimaginer. C'est le cas, notamment, du « langage silencieux des bêtes » auquel s'intéresse Anne Simon (2015). Il faut ici préciser ce que l'on entend par le langage des bêtes. Si l'on reste conscient des cadres de pensée occidentaux qui agissent parfois inconsciemment sur nous, on risque de se fixer à nouveau sur une conception des animaux comme étant des êtres sans logos. Or, si les exemples d'animaux faisant usage de la parole articulée sont à la fois peu nombreux, mal compris et sujets de polémiques scientifiques, nous avons déjà posée l'idée selon laquelle ils communiquent au sein des environnements habités qu'ils arpentent. Il est possible d'envisager une zoopoétique car il existe avant tout une « poétique du zoo », soit une mise en forme de messages conçus et délivrés par des existants non humains. Ces signes peuvent agir tels des leviers mis à notre disposition pour chercher à saisir l'expérience de ces non-humains pour ensuite en rendre compte. En entrant dans les ressorts de leur langage, on peut, grâce aux ressorts créatifs du nôtre, offrir un regard sur l'expérience animale, sur une couche de réalité qui est celle des Tout Autres, et sans laquelle nous demeurons coupés d'une dimension du réel.

Cependant, une telle approche pourrait être qualifiée d'anthropomorphique. Il est vrai que le dispositif peut sembler faussement original dans la mesure où il s'agit toujours d'employer le langage humain, et dès lors de délivrer une perception humaine, même s'il s'agit de la

³⁰ Autrement dit, c'est le partage des sensations qui appelle à l'émotion. C'est en cela que la démarche se distingue de la compassion qui, elle, suscite le lien émotionnel par le partage des émotions.

perception de ce que pourrait exprimer l'animal et non plus celle de l'animal vaguement catégorisé et trop simplement réduit. Pour autant, il faut préciser la nuance entre l'ambition de ce langage littéraire et ce que pourrait être, par exemple, l'ambition d'un langage politique ou scientifique. Il ne s'agit pas ici de réitérer, selon des impératifs idéologiques ou méthodologiques, dépendamment du type de discours, une distance linguistique et donc conceptuelle entre les animaux et les êtres humains. Au contraire, il est plutôt question de tenter une forme de rencontre. Pour la comprendre, revenons rapidement au concept de diplomatie du vivant tel qu'il est développé chez Baptiste Morizot (2014). S'il y a, dans le monde du vivant, des différences graduelles qui peuvent brouiller l'intercompréhension entre les êtres, il demeure néanmoins des « éthogrammes partagés », des gestes, des couleurs, des odeurs, des sensations, globalement, qui génèrent des réactions et des affects similaires et permettent d'envisager une certaine intercompréhension. C'est le retour du sensible qui permet la rencontre, puisque l'on peut s'en saisir comme un canal de compréhension du monde qui demeure partagé par les vivants humains et de nombreux autres vivants non humains. En ce qu'elle se saisit de ce canal en priorité, la zoopoétique est moins anthropomorphique que biocentrique, intéressée par la traduction de ce qui pourrait se comprendre chez tout être sensible. Cette question essentielle de dialectique humain/animal aillant été posée, elle rend d'autant plus saillante, à travers une réponse proposée sur le mode de la rencontre, la problématique de l'interface sur laquelle se joue cette rencontre, pôle de réflexion qui entre également dans la recherche zoopoétique.

Puisqu'il y a une réflexion sur les espaces sur lesquels humains et animaux se rencontrent³¹, elle est écologique, intéressée par l'*oïkos*. On retrouve donc la notion de territoire mais pas seulement. L'*oïkos* est un territoire habité, un lieu où se développe une culture. De nouveau, en avançant l'idée d'une culture non humaine, on provoque les cadres ontologiques et l'on relance le débat. Pour autant, il y a de quoi défendre cette idée. Une fois habité, l'espace devient à la fois « organisé, vécu et symboliquement marqué³² », il est donc culturellement marqué par les populations qui s'y développent. Difficile, selon cette stricte définition, d'exclure les non-humains. Si l'on prend l'exemple, peut-être le plus évident, d'une ruche d'abeilles, il va de soi qu'elle est un lieu de vie, de travail organisé, et que cette organisation est permise par un réseau complexe d'éléments significatifs aux yeux des abeilles, soit symboliquement marqués. La ruche est donc un exemple d'espace culturellement habité par des non-humains, mais elle peut

³¹ Précisons que la rencontre peut se faire selon le mode de l'absence comme selon le mode de la présence. La découverte d'excréments entourés d'autres indices est déjà une forme de rencontre puisqu'elle initie le pistage.

³² Pierre CENTLIVRES, « HABITAT », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 13 août 2021. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/habitat/>

aussi faire office d'interface habitée par une diversité de vivants. Les ours, notamment, sont connus, jusque dans leur appellation lointaine³³, pour se hisser jusqu'aux ruches afin de profiter du travail des abeilles. De même, une ruche travaillée par un apiculteur fait office d'interface culturel, en ce que la culture des abeilles produit ce qui fait la culture de l'apiculteur. En résumé, ces espaces, que l'on peut explorer sensoriellement, sont des interfaces où se rencontrent les vivants et où s'échangent des signaux communicatifs.

Le défi suivant est donc celui de la représentation de cette communication. Nous avons déjà évoqué comment le langage verbal peut rendre compte d'une perception non verbalisée, il s'agit désormais de verbaliser une mode d'expression. Cette expérience littéraire a été menée par Tristan Garcia, un auteur qui, dans *Mémoires de la Jungle*, nous fait suivre le personnage de Doogie, un chimpanzé ayant été élevé par des humains pour mener des études linguistiques et qui, à la suite d'un accident, se retrouve dans la jungle africaine dans un futur dystopique où la vie a largement régressé. Toute la difficulté du roman tient à la capacité de ce personnage animal à s'exprimer verbalement tout en ayant une cognition qui lui est propre. Le roman est donc une véritable expérience poétique puisque le langage du personnage a tout d'un langage inventé, hybride : « Michael m'appelle : Doogie, viens ici ! Bientôt l'atterrissage, il faut se préparer, boucler la ceinture ! Viens au pilotage boucler la ceinture. Boucler la gueule, boucler ta gueule. Doogie ne veut pas. Je cours vers le double vécé du fond du couloir des néons, viens me chercher, hin hin. »³⁴. Dans son analyse de l'œuvre, Sophie Milcent-Lawson mentionne toute la réflexion métaphysique livrée à travers la création de ce personnage. Le personnage de Doogie exprime la recherche d'une identité à travers un langage inapte à rendre compte efficacement de sa perception simiesque du réel. À la suite d'un accident, il va être confronté à la jungle où son état de singe l'aidera à survivre tandis que son langage humain induira une impression d'inadéquation. Le lecteur est donc face à une opportunité de s'interroger sur les limites du langage humain et de sa capacité à traduire le langage des autres même s'il parvient à en livrer une expérience fictive immersive³⁵.

³³ *Medvėd* « sait où est le miel » et *Beowulf* « loup des abeilles » selon Delort (1984, pp. 169).

³⁴ Garcia, T. (2010). *Mémoires de la Jungle*. Paris : Gallimard, pp. 30.

³⁵ Cette réflexion métaphysique rejoint en fait les grands enjeux du langage dans l'altérité. Ces questions ont déjà été évoquées chez des « minorités » qui ont dû évoluer avec la langue ou le langage des dominants. Il est donc intéressant de voir que là où les femmes, les jeunes, les non-occidentaux et la communauté LGBTQ+, notamment, ont lutté pour s'approprier un langage qui serait le leur et qui serait apte à rendre compte de leur expérience du réel, on cherche également à produire un effet similaire chez la « minorité » non humaine. Bien entendu, la dynamique de l'entreprise est rendue complexe par son origine humaine. Pour autant, rappelons qu'il est moins question d'attribuer ou de construire une langue animale que de s'essayer à des formes de traduction des langages animaux. L'ambition qui demeure est bien celle de la reconnaissance et de la légitimation d'une certaine forme d'expérience vivante du réel.

Conclusion : la littérature zoopoétique comme lieu d'expérimentation de l'écriture des mondes

La zoopoétique est donc une approche de la littérature qui permet d'aborder philosophiquement et esthétiquement les questions de nos relations aux animaux et aux dimensions qu'ils véhiculent. À ce titre, elle constitue un angle d'analyse privilégié pour chercher à comprendre comment peut se construire une littérature apte à générer une empathie critique à l'égard des non-humains. Afin d'explorer ce potentiel, nous nous sommes penché sur les principales lignes théoriques de la zoopoétique ainsi que sur quelques techniques relevées et dont la pertinence sera évoquée au regard de notre lecture de texte au chapitre suivant.

Parmi les axes théoriques principaux, nous pouvions mentionner l'altérité. En effet, la zoopoétique ayant un intérêt particulier à l'égard de la focalisation, elle étudie des pratiques littéraires qui donnent à voir les différentes formes d'altérités selon de multiples perspectives, pas uniquement en distinguant l'humain de l'animal, mais en développant l'individualité des êtres et l'altérité de toute autre entité. Celles-ci offrent donc, par le procédé de création comme par l'identification, une entrée dans les regards animaux et toutes leurs différences. Ensuite, ces notions sont reliées à celles du rapport aux mondes. Puisque les animaux sont à comprendre selon des perspectives diverses, les mondes qui se créent sur la base de celles-ci se dotent d'une diversité similaire. C'est parce qu'ils sont capables de faire monde que les animaux démontrent leur agencéité. Celle-ci est perceptible aux yeux des humains car les indices de ses manifestations peuvent être perçus par le canal de la sensation, un vecteur partagé par les humains et les animaux. La lecture de leurs mondes devient presque un acte de traque, lequel implique une capture de la focalisation et une sensibilité au monde sensoriel dans lequel se superposent les mondes animaux. Ces nombreuses instances s'agencent telles des couches de réalité, une dynamique qui peut être rendue sous forme littéraire.

Pour ce faire, plusieurs techniques ont été observées chez les auteurs. Celles qui nous ont retenu sont les suivantes : la mise en perspective des perceptions par l'usage polysémique des termes, l'épistémologie sensible des mondes et la traduction verbale des langages animaux. La première permettait la mise en évidence de la multiplicité des sens attribués au réel par la décontextualisation de termes connus, comme dans l'exemple de la terminologie liée au milieu des abattoirs appliquée à une production de viande humaine. La seconde offrait une vue sur les mondes animaux par une entrée dans leur espace de perception et d'action selon une focalisation interne des personnages non humains dont on représente les sensations. L'exemple proposé était celui du *Requiem pour un requin* de Marie Darrieussecq dans lequel l'expérience de

l'animal n'est donnée à vivre qu'à travers les sensations perçues par ce dernier. Enfin, la troisième renvoie à la possibilité de représenter un langage animal au moyen d'un langage humain, geste qui éveille toute la tension entre ces deux systèmes. Nous évoquons alors le cas du personnage singe Doogie qui, équipé d'un langage humain mais d'une pensée simiesque, est confronté au défi de son identité animale qu'il ne sait dire qu'avec le langage des hommes.

Ces axes de l'écriture zoopoétique ayant été abordés, il nous est désormais possible d'entrer dans une lecture de texte afin d'en explorer le potentiel. Cette lecture sera d'abord contextualisée à travers les enjeux contemporains auxquels les récits animaliers peuvent être reliés, ainsi qu'à travers les publics souvent associés aux animaux en littérature.

Chapitre 5 : le public et l'édification ontologique en littérature de jeunesse

Les animaux et leurs traitements littéraires comme enjeux contemporains

La zoopoétique offre une perspective sur le potentiel que possède la littérature dans l'optique d'explorer le doute ontologique que l'on peut expérimenter à l'égard des cadres de pensée distanciels utilisés pour saisir les non-humains. On peut donc percevoir son intérêt en soi, ce qu'elle apporte en matière d'élargissement de notre compréhension du réel. Toutefois, cet intérêt intrinsèque s'insère lui-même dans des enjeux propres à nos sociétés actuelles, revêtant ainsi une dimension plus pragmatique. En effet, nos rapports aux non-humains sont liés de près à plusieurs grandes épreuves que rencontrent nos civilisations à notre époque : le dérèglement climatique, lequel entre en corrélation avec les activités humaines intensives qui entraînent la marchandisation extensive des corps animaux et qui, par l'effet de multiples dynamiques, contribuent à la sixième extinction de masse. L'intersectionnalité des problématiques aide à comprendre le rôle que peut jouer cette réflexion sur les non-humains, d'autant plus qu'elle entre plus globalement dans la question de nos rapport à tout ce qui peut être Autre à un moment donné, ce qui implique parallèlement des phénomènes sociaux tels que le racisme, l'homophobie ou l'antiféminisme, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus connus.

On peut alors se demander quel rôle pourrait jouer la littérature zoopoétique dans un tel phénomène ? Spontanément, on l'imaginerait contribuer à l'éducation, à l'évolution des mentalités et des représentations. Il est alors une forme de littérature qui représenterait un intérêt certain en ce qu'elle est historiquement liée à ces fonctions : la littérature de jeunesse. Il faut toutefois préciser qu'il ne s'agit pas d'un genre pouvant se réduire à un projet éducatif et moral destiné exclusivement au jeunes. Bien au contraire, tout est à comprendre dans la subtilité, d'autant plus que les formes prises par la littérature de jeunesse sont multiples. Pour élargir le champ des possibles, attachons-nous à la dimension qui semble la distinguer, à savoir celle de l'enfance. Que faut-il entendre par là ? Dans leur ouvrage, Francis Marcoin et Christian Chelebourg (2007) émettent, au sujet de l'enfance, cette considération « plus se manifeste l'ambition des auteurs, plus le destinataire se fait virtuel : l'enfance devient moins une époque de la vie qu'un état, une région laissée intacte au plus profond de chaque individu. ». Cette région, telle qu'ils la précisent plus loin sans toutefois l'explicitier, tient à un état d'incertitude et donc de recherche, de curiosité, et donc d'ouverture. Cette ouverture aux possibilités, et donc

potentiellement aux altérités, nous intéressera dans la mesure où la démarche zoopoétique s'apparente à une forme d'exploration.

La réflexion s'axera donc, dans un premier temps, sur les fonctions que nous évoquons, l'éducation et l'édification. Il s'agira de retracer brièvement ce qu'elles ont pu être avant de définir ce qu'elles seront au regard de notre réflexion. Ensuite, nous verrons comment les contenus traditionnellement abordés en littérature de jeunesse sont particulièrement aptes à embrasser les particularités poétiques de l'écriture des mondes animaux. Pour finir, et afin de conclure l'ensemble du parcours de ce travail, nous pourrions illustrer chaque propos par un essai de lecture d'un texte de Louis Pergaud, un auteur qui a su entrer à la fois dans les mondes de l'enfance et des animaux en employant des ressorts poétiques reflétant le potentiel de son écriture.

La littérature de jeunesse et les mondes animaux

L'éducation, l'édification et l'empathie critique

Dans leur ouvrage synthétique sur la littérature de jeunesse, Francis Marcoin et Christian Chelebourg (2007) nous livrent des concepts clés pour la compréhension des œuvres littéraires dédiées aux jeunes. Parmi ceux-ci se trouve le principe de la fonction : ces productions auraient tendance à s'inscrire dans un rôle qu'elles peuvent jouer auprès des enfants et des adolescents, cette fonction pouvant être plus ou moins intentionnelle du point de vue de l'auteur. Ils proposent trois types de fonction rencontrés couramment : l'édification, l'éducation et la récréation. Dans un premier temps, ce sont les deux premiers qui nous intéresseront. L'édification porte principalement sur le caractère religieux ou moral des choses, il s'agit de contribuer à forger la vision du monde du jeune en lui inculquant les valeurs prisées dans un groupe social donné à une époque donnée. L'éducation, elle, porte davantage sur la construction d'un savoir encyclopédique ainsi que d'outils utiles à l'observation et à la compréhension du monde. Ces deux fonctions posent donc le lecteur dans une position d'apprenant qui, moralement ou scientifiquement, est invité à s'instruire par le biais de la fiction qui rendrait le message plus digeste, plus supportable, plus accessible. On peut entrevoir comment ces fonctions vont pouvoir s'appliquer à notre problématique, soit la contribution à l'exploration d'une forme de doute à l'égard de la distance ontologique érigée entre les humains et les non-humains. Toutefois, avant de développer ce que serait la visée édifiante et éducative dans une conception zoopoétique, nous pouvons nous arrêter un instant sur l'intérêt qui a déjà été porté sur les apports des animaux pour ces deux fonctions. La comparaison de ces études à la nôtre permettra la saisie d'une nuance capitale.

Tout d'abord, rappelons-nous un instant de ce qui a été dit plus haut au sujet de la fable. Modèle édifiant visant à critiquer les comportements à l'aide de symboles ou de personnages animaux, cette démarche littéraire pourrait, anthropologiquement, être associée à un principe analogiste qui pousse la mise à distance à l'égard des animaux (Dittmar, 2015). Cependant, il n'en demeure pas moins qu'une visée pédagogique est à l'œuvre. Elle est d'ailleurs si efficace que le dispositif maintient sa popularité jusqu'à nos jours. En effet, dans leurs étude sur le potentiel des personnages animaux anthropomorphisés et porteurs de handicap, Lise Lemoine, Marie-Claude Mietkiewicz et Benoît Schneider (2020) reconnaissent que, si les animaux ont été « pris en otage³⁶ » à des fins éducatives, c'est bien parce qu'ils favorisent la compréhension de réalités sociales complexes allant du handicap jusqu'à la mort d'un proche tout en passant par d'autres réalités telles que l'homoparentalité ou la différence à l'école, par exemple. Ce procédé serait bénéfique pour les jeunes en ce qu'il favoriserait une forme de « bonne distance » (Armengaud, 2017), soit une distanciation³⁷ suffisante que pour permettre à la fois un certain degré d'identification et une représentation compréhensive mais aseptisée de la réalité, parfois difficile, à laquelle on fait référence.

Cette éducation à la connaissance des réalités sociales et l'édification citoyenne qui en résulte, si elle démontre une forme d'efficacité, rencontre toutefois des critiques de la part de ceux qui recherchent un objectif plus écologique, tourné vers les enjeux climatiques et zoologiques de notre époque. En effet, dans une étude quantitative menée sur un corpus étasunien de 1074 productions, Elena McGuirea et Patrick Della Croce observe que 50% des ouvrages emploient des animaux dont seulement 2% apparaissent sous des traits réalistes, « naturels », tels qu'ils peuvent être observés pour eux-mêmes dans l'environnement. Cette observation entre en corrélation avec les recherches de J.Allen Williams (et al. 2012) qui mettent elles en évidence une diminution progressive de la représentation de sujets environnementaux dans la littérature de jeunesse aux États-Unis entre 1938 et 2008. Ces constats sont ensuite étudiés par Elena McGuirea et Patrick Della Croce qui observent que parmi toutes les œuvres animalières, celles portant un message environnemental ou, plus édifiant encore, un message écologique³⁸, ne sont

³⁶ Citation de Martine Bourre, auteure et illustratrice, qui parle ainsi des animaux pour dire comment ils ont été instrumentalisés dans les œuvres destinées aux enfants.

³⁷ Cette forme de distance révèle un champ de potentialité dans cette attitude et induit déjà toute la flexibilité et le non-essentialisme du modèle que nous proposons. La distance, si l'on en évoquait certaines conséquences en termes de représentations, n'est pas un mal en soi et peut, comme beaucoup d'autres choses, être abordée avec nuance.

³⁸ Le premier prend l'environnement pour support d'un message tandis que le second est associé à une forme de militantisme, de réelle revendication. Cette distinction entre dans le modèle conçu par les auteurs pour analyser le corpus de leur étude.

pas les plus populaires. Or, derrière l'observation de ces faits, il y aurait une problématique sur le plan éducatif. En effet, si certains regrettent déjà que les causes environnementales sont abordées prioritairement sous la forme d'histoires animales (Dove, as cited in McGuire & Della Croce, 2017), d'autres s'inquiètent de ce que les fictions animales anthropomorphisées et à vocation sociale ne viennent déformer la vision des plus jeunes sur ce que sont effectivement les animaux qui seraient alors mal compris en termes de faits scientifiques (Ganea et al., as cited in McGuire & Della Croce, 2017). C'est pourtant cette connaissance qui serait, pour ces auteurs, à enseigner prioritairement, l'éducation zoologique devenant ainsi une clef de l'édification écologique.

Au sein de ce travail, nous adopterons une position plus nuancée, bien que nous concevions tout autant l'existence d'un lien entre l'éducation et l'édification. Certes, nous nous intéressons à une critique de la distance, et l'anthropomorphisme repose sur un procédé distancié. Toutefois, les distances dont on parle comportent des nuances à mettre en lumière. D'abord, si les faits scientifiques animaliers peuvent aider à la compréhension des non-humains, rappelons qu'une approche rationaliste trouverait ses racines dans l'ontologie qui, justement, est celle de la distance. C'est bien de ce modèle que l'on cherche à s'éloigner puisque l'on est à la recherche d'une épistémologie plus sensible. Or, toute distanciée qu'elle soit, la démarche anthropomorphique, par sa « bonne distance », renforce une forme d'identification qui conduit à l'empathie. Pour Françoise Armengaud, on se pose dans les chaussures d'un personnage animal aisément saisissable et l'on accède sans risque et en toute empathie à son expérience fictive. Le procédé aide ainsi à la compréhension des réalités humaines, mais elle ajoute que cette empathie se développe également à l'égard des animaux qui, parce qu'ils apparaissent comme support, induisent une curiosité vis-à-vis des réalités vécues par les animaux vivants au sein de notre réalité³⁹.

On peut donc percevoir comment s'opposent deux approches visant chacune l'éducation et l'édification. La première avance que l'anthropomorphisme empêcherait la juste considération des animaux tandis que la seconde défend le contraire. Puisque notre recherche ne s'intègre pleinement dans aucune des deux, qu'elle est sa perspective ? On retrouve en fait un certain intérêt dans l'empathie générée par les fictions animalières anthropomorphisées. Il est bien question, ici, de quitter une distance basée sur la catégorisation et la distinction des valeurs ontologiques selon les catégories, vision dont l'empathie conduit à douter. Néanmoins, si l'on

³⁹ Elle cite alors certaines œuvres qui jouent subtilement sur les deux tableaux : *Chien bleu*, de Nadja (1989) ou *L'œil du loup*, de Daniel Pennac (1984).

accède à l'Autre d'une certaine manière, l'Ailleurs qu'est pour nous son territoire, son *Umwelt*, est tout à fait délaissé. Or, l'empathie que nous recherchons, c'est celle qui donne accès sensoriellement aux mondes animaux, différents des nôtres mais parfois imbriqués dans un même espace. Notre perspective éducative, c'est la connaissance de l'existence de ces mondes, la visée édifiante parallèle étant la reconnaissance, par l'empathie, de leur légitimité existentielle. Il ne s'agit donc pas de chercher des œuvres porteuses d'une charge écologique au sens militant, mais écologique dans la relation à l'*oïkos* comme monde habité par un Autre. Pour ce faire, un peu comme on cherche à développer l'esprit critique dans les écoles, nous rechercherions ici une forme d'empathie critique. Il reste maintenant à trouver des formes littéraires susceptibles d'offrir une prise à ce projet en littérature jeunesse. Pour nous orienter, nous pouvons nous intéresser à une dimension parallèle à celle des fonctions de la fiction destinée aux jeunes, à savoir celle des thèmes de prédilection de celle-ci.

La récréation : l'aventure comme exploration de l'Ailleurs et de l'Autre

Après s'être intéressé à la façon dont on traite l'Autre non humain dans les œuvres de littérature de jeunesse, intéressons-nous à la façon dont on représente son monde. Pour aller au bout de notre hypothèse, il est nécessaire de maintenir la relation entre les êtres et leur *Umwelt*, leur espace habité. Ce pluralisme territorial est l'une des clefs permettant l'alimentation du doute vis-à-vis de la distance. Dès lors, quelles sont les prises à notre disposition pour nous saisir des dimensions spatiales ?

En fait, l'espace peut jouer un rôle important au sein de certaines formes de littérature de jeunesse, c'est-à-dire toutes celles qui comportent, d'une manière ou d'une autre, un soupçon d'aventure. Les récits d'exploration, dans des mondes lointains, dans l'espace ou dans le temps, dans des mondes explicitement imaginaires ou dans une représentation du nôtre, comportent une part de recherche, une curiosité de l'Ailleurs motivée par un besoin d'évasion (Chelebourg et Marcoin, 2007). Ces récits rejoignent les fonctions en ce qu'ils offrent un support tout à fait adapté pour les quêtes initiatiques ou les voyages à travers d'autres cultures permettant leur représentation, parfois sous un angle ethnocentrique édifiant. Dans tous les cas, l'identification est au rendez-vous et elle se manifeste à l'aide d'une immersion captivante et d'une bonne dose de suspense (Chelebourg et Marcoin, 2007).

Nous savons donc que l'exploration est un thème privilégié, mais est-elle toujours pertinente pour notre approche ? Nous ne cherchons pas à explorer un monde qui ne serait qu'un décor merveilleux, il ne s'agit pas uniquement de créer la sensation d'un ailleurs. Cette démarche

serait similaire à celle de la *wilderness* déjà mentionnée, soit une expérimentation de l'Ailleurs par une forme d'aventure dans un espace contrôlé. C'est tout l'inverse de ce que nous recherchons. Ce qui nous intéresse, c'est un espace habité, un ailleurs selon notre perspective mais qui serait l'Ici de l'Autre qui y habite. Ce n'est que dans la perception de l'Ici de l'Autre dans l'Ailleurs que nous accédons à l'*Umwelt* et donc à une forme de monde animal.

Dans cette optique, l'importance de la focalisation refait surface. Si le lecteur se fait explorateur d'un monde, il gagne à ce que le personnage soit l'habitant de celui-ci. En entrant dans la focalisation d'un personnage humain lui-même explorateur d'un monde animal, la perspective se fait tributaire de l'approche de ce personnage humain. C'est ici que le récit d'aventure doit rencontrer les procédés zoopoétiques. L'Autre et son espace doivent être lus comme le suggère Morizot (2014), à la manière d'un traqueur, selon une piste sensorielle donnant accès à la subjectivité animale.

Nous sommes donc à la recherche d'une aventure animale au sein de laquelle le monde est donné à voir sensoriellement et avec suffisamment de suspense que pour générer une identification empathique. Selon ces critères, nous nous apprêtons à proposer la lecture d'une nouvelle de Louis Pergaud, un auteur dont on dit qu'il a su écrire une « Iliade des bois » (Lafon, 2020) dans laquelle les animaux vivent des aventures palpitantes mais qui sont les leurs, des aventures d'animaux dont l'auteur a su, à l'aide d'une zoopoétique précurseuse, délivrer un portrait captivant.

La tragique aventure de Goupil : capture littéraire chez Louis Pergaud

Louis Pergaud selon Pierre Gascar, un regard zoopoétique

Pourquoi avoir choisi Louis Pergaud pour illustrer zoopoétiquement le potentiel qu'à la littérature de faire douter des catégories et des cadres de pensée issus de l'ontologie naturaliste ? Cette question peut sembler légitime dès lors que les travaux de nombreux auteurs contemporains se prêteraient parfaitement à l'analyse⁴⁰. Pour autant, Louis Pergaud possède des caractéristiques intéressantes sur plusieurs niveaux lourds de sens pour notre analyse. Il est un auteur surprenant pour les différentes facettes de son identité et pour le contenu de ses œuvres.

⁴⁰ Dans son article abordant les mécanismes zoopoétiques chez plusieurs auteurs clés, Sophie Milcent-Lawson (2018) mentionne trois auteurs et trois œuvres qui illustrent la recherche des mondes animaux en littérature : *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Message, *Mémoires de la Jungle* de Tristan Garcia, et *Le mal de mer* de Marie Darrieussecq. S'ils ne sont pas les seuls, l'analyse qui en est faite démontre le potentiel de ces œuvres contemporaines.

Né à Belmont en France en 1882, il grandit à la campagne et pratiquera la chasse. Il deviendra enseignant, comme son père, et sera l'auteur de plusieurs œuvres avant de mourir dans des circonstances imprécises liées aux combats de la première guerre mondiale en avril 1915. Parmi ses productions reconnues, on peut citer *La guerre des boutons* (1912), roman qui traite de l'enfance sans l'édulcorer (Marcoin et Chelebourg, 2007). Ses autres écrits se rapportent aux mondes animaux. On peut alors citer *De Goupil à Margot* (1910), *La Revanche du corbeau* (1911) et *Le Roman de Miraut, chien de chasse* (1913).

Dans sa préface à l'édition de 1987 des œuvres complètes de Louis Pergaud, Pierre Gascar offre une lecture de l'auteur complémentaire à ce que nous avons exploré en matière de zoopoétique. En effet, Pierre Gascar considère que Pergaud entre dans les mondes animaux en accentuant leur présence selon trois modalités : le placement, la posture et le moment. Le placement tient au fait que les animaux représentés chez Pergaud sont souvent de petite taille. Ainsi, ils ont accès à un monde différent de celui des humains, ne serait-ce que par leur perspective. La posture renverrait à l'expérience de Pergaud comme chasseur, un homme qui dispose d'une connaissance cynégétique des animaux et qui est capable, dans son geste d'écriture, de réitérer la capture des bêtes qu'il observe sur le terrain. Enfin, le moment se rapporte à ce que Pergaud souhaite raconter de ces animaux. Il choisit des scènes intenses de leur vie, particulièrement celles liées à la captivité, la peur et la solitude, des expériences profondément instinctives auxquelles, même en tant qu'humain, nous pouvons nous identifier.

On retrouve là des similitudes avec les théories abordées. Le placement fait lien avec la focalisation animale et la nécessité d'entrer dans une sensorialité non humaine. La posture fait écho à l'archétype du chasseur et au pistage philosophique, avec tout ce que cela comporte de parallélisme entre l'acte de lecture et l'exploration des mondes. Enfin, le moment implique l'aventure, le suspense comme un ressenti partagé apte à susciter l'empathie critique. On peut donc s'attendre à retrouver, dans les œuvres de Pergaud, les ingrédients que nous recherchons. Afin de nous essayer à une lecture, nous travaillerons la première nouvelle de l'auteur : *La tragique aventure de Goupil*, texte qui initie le recueil *De Goupil à Margot*.

La tragique aventure de Goupil

La tragique aventure de Goupil est une nouvelle qui s'étend sur neuf courts chapitres. Elle développe l'aventure de Goupil, un renard pris au piège par Lisée, le braconnier du village, et Miraut, son chien de chasse. Ces deux derniers sont des personnages récurrents dans les

nouvelles animalières de Pergaud⁴¹. Durant les trois premiers chapitres, Goupil est acculé dans une cavité rocheuse où il se cache de ses poursuivants. Il tente de trouver un moyen d'échapper au braconnier et au chien, mais il pressent un subterfuge. Au chapitre quatre, il est découvert par Lisée, pris par le piège qui était disposé à l'entrée de la petite grotte. Il est alors emmené au logis du braconnier qui, lors d'une soirée arrosée avec ses amis, attache le grelot de son chien au cou de Goupil avant de le relâcher dans la forêt. Là-bas, le renard court comme un acharné, persuadé d'être poursuivi par le chien. Il finit par prendre conscience de l'origine du bruit et essaye, tant bien que mal, de reprendre sa vie de renard malgré le son qui ne le quitte pas et qui effraye tous les habitants de la forêt. Trois chapitre durant, Goupil s'adapte à son handicap et parvient à se maintenir en vie malgré les transformations radicales qu'implique la poursuite du son du grelot. Au chapitre huit, l'hiver est là. Goupil, affaibli, ne parvient plus à se nourrir, ni en forêt, ni au village. À bout de force, il erre dans les rues. Le chapitre final décrit une scène de Noël durant laquelle une grand-mère conte une histoire traditionnelle à ses petits-enfants, celle d'une chasse maudite qui aura condamné l'âme d'un seigneur à revivre sa chasse éternelle une fois tous les cent ans. C'est alors qu'un long hurlement se fait entendre. Le lendemain matin, Lisée, terrorisé, ouvre la porte pour identifier ce qui était à l'origine du sinistre appel. Il découvre Goupil, mort de froid et de faim, allongé devant sa porte. Accompagné de son chien, il emmène le renard en forêt et l'enterre.

La nouvelle est racontée à la troisième personne par un narrateur que l'on suppose humain⁴² et qui nous livre la perspective de Goupil. C'est à travers cette tension entre le narrateur humain et le personnage principal non humain que va se construire une écriture zoopoétique. Les descriptions, tout d'abord, vont permettre à la nouvelle de s'inscrire dans un cadre au sein duquel on devine une multitude de façons d'habiter. C'est l'épistémologie du sensible qui est employée, les choses sont perçues par le canal sensoriel avant tout. Cette perspective nous amènera ensuite à une dimension sémantique. Si tout est décrit avec un langage humain, nous verrons que les éléments nommés ne sont pas nécessairement présentés comme faisant sens pour les personnages non humains qui leur attribuent une signification autre. C'est d'ailleurs autour d'une question de signification que va se dérouler l'aventure. Goupil, en se confrontant au grelot, non pas uniquement à l'objet mais également à tout ce qu'il signifie, va manifester une forme de résistance avec laquelle on peut entrer en empathie. Ce sont donc ces trois axes, la description sensorielle, l'ambivalence sémantique et l'aventure de la résistance non humaine,

⁴¹ Le chien Miraut étant même le personnage principal de son propre récit dans *Le roman de Miraut, chien de chasse*.

⁴² Nous verrons comment cet élément apparaît au sein de la nouvelle.

qui tisseront notre analyse. Nous proposerons un regard porté sur la représentation de la coexistence des mondes et d'une communication entre eux rendue impossible.

Le monde habité

Au sein de la nouvelle, les personnages ne dialoguent pas. L'ensemble de la tragique aventure de Goupil est décrit par un narrateur externe. Les nombreuses descriptions sont donc le seul média par lequel le lecteur accède à l'univers de l'œuvre. Ainsi, le texte débute sur cette phrase « C'était un soir de printemps, un soir tiède de mars que rien ne distinguait des autres, un soir de pleine lune et de grand vent qui maintenait dans leur prison de gomme, sous la menace d'une gelée possible, les bourgeons hésitants ». C'était un soir de mars, vers la fin du mois, puisqu'on est au printemps, c'est ce qu'il faut savoir. Le reste, on peut le ressentir. On peut visualiser une pleine lune, s'imaginer le vent sur la peau, l'atmosphère tout juste réchauffée et les frissons d'un hiver qui se termine à peine. Cet exemple parmi d'autres annonce immédiatement une écriture qui s'attache à décrire les sensations que l'on pourrait se faire du monde fictif de la nouvelle.

Cette approche est nécessaire puisque le récit va s'inscrire dans l'un des éléments propres à la poétique de Louis Pergaud. L'animal au cœur de ce récit, le renard, est petit et a accès à un monde proche du sol. Cette perspective est d'autant plus intéressante que la nouvelle débute sur une scène de chasse. La perspective de Goupil s'oppose donc à celle de Lisée, un humain qui perçoit les choses autrement. Durant trois chapitres, le renard se terre dans un rocher dont il va tenter de s'échapper. Ce rocher représente parfaitement les différences de territoire selon le concept d'*Umwelt*. En effet, si Goupil et Lisée occupent un même espace, chacun n'a pas la faculté d'en faire territoire de la même façon. L'image qui est donnée de Goupil montre un animal qui connaît l'existence de cette caverne et qui sait en faire un refuge, la perspective du chasseur étant celle d'un obstacle qu'il faut déjouer. Dans ce jeu d'*Umwelt* s'observe aussi toute l'agencéité des personnages ; la dynamique est bien celle d'une fuite qui s'oppose à une infiltration.

C'est cette dynamique qui permettra d'éviter de lire la nouvelle comme une lutte symbolique entre le sauvage et le domestique, entre l'être du dehors et celui du dedans. Si l'espace de la forêt et celui du village sont présents, les personnages sont des êtres hybrides qui savent exister sur les deux plans. Le renard comme le braconnier s'infiltreront dans les deux espaces et font territoire partout selon la lecture qu'ils ont des indices présents dans le paysage. L'infiltration sera d'ailleurs le mode d'agir principal de Goupil à plusieurs reprises à travers d'autres

exemples. Si le narrateur présente clairement le cadre spatial de la nouvelle comme étant composé de la forêt d'une part et du village de l'autre, depuis la perspective de Goupil, tout n'est qu'un continuum sensoriel. L'évolution du renard sur son territoire est décrite à travers la manière dont il s'adapte à ce qu'il perçoit. Ainsi, qu'il soit en forêt ou au village, son comportement demeure basé sur la perception d'indices et sur la vigilance. Il parvient ainsi à éviter les appâts et à capturer les poules, tout comme il est capable de capturer des levreaux ou des oisillons. Son *Umwelt* ne conçoit pas la distinction du village et de la forêt, il ne distingue que les nombreux signaux qui nous sont donnés à lire à travers les riches descriptions.

Enfin, ces descriptions de ce que perçoit Goupil permettent également d'amoindrir la frontière des catégories du sauvage et du domestique dans le sens où elles ne suggèrent pas d'association d'ensemble à l'exception des chiens et des humains. Depuis l'angle de vue du renard, les chats sont des chats, les alouettes sont des alouettes, il n'y a pas d'un côté les animaux de la forêt et, de l'autre, ceux du village. Goupil les mange tous, de toute façon, et n'entre pas en relation de proximité avec d'autres que ses pairs renards. Autrement dit, tous les animaux sont des autres vis-à-vis de chacun. Selon la focalisation du renard, les catégories humaines ne subsistent pas. Dès lors, durant chaque événement, des descriptions laissent entendre que la vie se poursuit au-delà de ce qui arrive à Goupil. Malgré l'intensité dramatique de certains passages, la vie des autres animaux, y compris humains, continue : « Il ouvrit tout grands ses yeux de fièvre et vit tout : l'homme qui le portait, le chien qui le suivait, ses pattes emprisonnées dans les rudes mains du braconnier, et le village au loin avec ses toits de laves, ce village mystérieux plein de pièges et d'ennemis. [...] Renard en percevait [du village] les bruits qu'il connaissait à peu près pour avoir jadis dissocié les rumeurs étudiées de loin : d'aucuns lui étaient indifférents ; d'autres touchaient plus particulièrement à sa vie de chasseur de félins et d'amateur de basse-cour, d'autres enfin, les plus terribles, lui rappelaient que l'homme et son féal le chien étaient des ennemis sur la clémence desquels il ne devait jamais compter : c'était des meuglements de vache, des grincements de voitures, des gloussements de volailles, des abois de chiens et des cris aigus de gamins jouant et se disputant au seuil des maisons. » Le monde représenté est un monde multiple, habité par des êtres différents, autres les uns pour les autres⁴³.

⁴³ L'aventure de Goupil n'est qu'une nouvelle parmi celles du recueil. D'une certaine façon, on peut tout à fait imaginer que, pendant que Goupil pendait par les pattes sur le dos de Lisée, des personnages des autres nouvelles vivaient leur propre aventure de leur côté.

Néanmoins, si les catégories humaines se brouillent dans la perspective sensorielle des animaux, il demeure un paradoxe propre au fait qu'il s'agit à la base d'une œuvre de littérature. Le tout étant rédigé à la troisième personne, le langage humain est pleinement utilisé pour raconter les mondes animaux. C'est le principe même du langage qui maintiendra dans cette nouvelle le concept d'humanité non pas comme l'antinomique de l'animalité, mais comme la source d'une perception autre et, à travers cette œuvre, incompatible. Si l'on reprend notre première phrase : « C'était un soir de printemps, un soir tiède de mars que rien ne distinguait des autres, un soir de pleine lune et de grand vent qui maintenait dans leur prison de gomme, sous la menace d'une gelée possible, les bourgeons hésitants », on peut opposer ce qui fait sens pour l'humain et ce qui peut faire sens pour l'animal. En effet, la notion de mars renvoie à une catégorie temporelle construite par les humains, un concept qui n'aurait sans doute pas de sens pour les animaux. On peut donc distinguer ce qui, dans le langage du narrateur, va s'adresser au lecteur humain et lui faire sens, et ce qui va rendre compte de la perspective non humaine de Goupil.

Le narrateur devient donc une figure qu'il faut problématiser. Puisqu'il a accès à des concepts humains et qu'il s'adresse à un narrataire supposément humain, il prend les contours d'une instance qui manifeste une forme d'humanité. Pour autant, comme on l'a vu au travers des descriptions, il offre un regard focalisé sur la perspective des animaux. Il est donc ambivalent, tout comme l'est l'ensemble de la narration du texte, parsemée de passages permettant la traduction de nos concepts humains en percepts animaux. On peut le lire dans cet extrait : « Goupil le connaissait bien : mais il n'avait pas cette fois tressauté au tonnerre du coup de fusil qui signalait chaque rencontre des deux ennemis ; il n'avait pas entendu siffler à ses oreilles le vent rapide et cinglant des plombs, de ces plombs qui vous font, malgré la toison d'hiver, des morsures plus cuisantes et plus profondes que celles des grandes épines noires. ». Le principe de plomb est le concept humain, le signifié que l'on associe au signifiant « plomb ». Cependant, on peut voir pour Goupil que le même concept est associé au vent et à la morsure de la chair. D'une certaine façon, ces sensations sont les signifiants faisant écho au signifié du plomb, le référent n'étant pas différent dans chacun des deux cas.

Cette ambivalence sémantique est en fait au cœur de la nouvelle, elle conditionne même le nœud dramatique principal. À la capture qui résume le premier épisode de la nouvelle se substitue le retour de Goupil dans la forêt après un passage dans la maison de Lisée. Là, le braconnier joue un tour au renard en lui attachant un grelot. Cet objet sera ensuite l'origine de

la transformation du mode de vie de Goupil. Ce qui nous intéresse ici, c'est la façon dont est désigné le grelot selon le sens qui lui est associé. En effet, dans le premier chapitre, le grelot est désigné comme tel selon la perspective de Goupil après s'être fait entendre. Au même titre que les plomb, le concept de grelot existe pour le personnage de Goupil sous le signe du son qu'il produit. Néanmoins, dans le quatrième chapitre, lorsque Goupil voit l'objet dans la maison de Lisée, il le désigne comme « une petite sphère métallique creuse, percée en haut de deux trous ronds qui semblaient deux yeux de cadavre et en bas d'une large fente semblable à une bouche distendue par un rire méchant. ». Il passe ensuite l'entièreté du cinquième chapitre à fuir ce qu'il pense être Miraut car il entend le son du grelot auquel il l'associe. Le lien entre l'objet perçu visuellement et l'objet perçu auditivement n'est pas effectué, ils appartiennent à deux univers sémantiques différents. Ce n'est que plus loin, parce qu'il l'expérimente davantage, que Goupil élargit le sens du grelot. Il ne signifie plus pour lui que Miraut est présent, il signifie la présence de cette petite sphère métallique.

C'est alors que le drame débute, car si le concept de grelot devient perceptible auditivement et visuellement pour Goupil, seul le son demeure significatif pour les autres animaux qui l'associent à la présence de Miraut. De ce fait, si les poules deviennent des proies de choix parce qu'elles se croient en sécurité à l'approche de la clochette, les lièvres, les oiseaux et, surtout, les autres renards, évitent le tintement comme la peste. La confusion sémantique est ce qui provoque la solitude de Goupil, un animal à qui on a attaché non pas seulement un objet humain, mais un signal humain. Toujours selon cette dynamique de la fuite, Goupil n'est pas piégé dans un espace humain, mais dans une forme d'humanité.

Résistance à l'humanisation

En définitive, l'écriture de cette nouvelle rejoint les trois piliers de la zoopoétique évoqués au chapitre précédent. Par la description d'un monde habité sensoriellement par de multiples vivants, elle s'inscrit dans l'épistémologie du sensible et la représentation des différents *Umwelts*. Ensuite, elle invite à la considération des multiples perspectives par un jeu de la narration sur les différentes qualités sémantiques attribuées à certains mots du texte. Enfin, par le drame qu'elle présente, et que nous allons développer ici, elle entre au cœur de la problématique des langages animaux et de l'impossible communication tout en proposant un aventure susceptible de générer le suspense, l'identification et l'empathie.

Toute l'épreuve que subit Goupil est liée à une altération de son mode d'existence en tant qu'animal renard. La première conséquence évoquée est la difficulté à capturer ses proies

habituelles, les lièvres qui sont trop attentifs aux sons et qui percevaient le grelot immédiatement. Il parvient à capturer quelques oiseaux nichant au sol bien que ses victimes les plus accessibles soient désormais les poules. Étant habituées au son du grelot, les poules et le coq Chanteclair pensent avoir affaire à Miraut. L'inquiétude écartée, Goupil est libre d'attaquer et parvient à les capturer facilement. Si l'on observe la signification de ce passage au-delà de son issue temporairement positive pour le renard, on peut s'apercevoir que le grelot transforme l'*Umwelt* de Goupil qui se trouve restreint à l'espace dit domestique, soit une sphère qui fait sens pour les humains. Le son du grelot et ce qu'il signifie pour les animaux de la forêt privent Goupil de sa capacité d'agir au sein de cet espace qui fait partie de l'ensemble de son territoire. Le renard est un chasseur opportuniste qui s'adapte, or la nouvelle le piège en réduisant ses possibilités. C'est, dans un sens, une véritable capture littéraire. Goupil, animal adepte de la fuite et de l'infiltration, est piégé parce qu'on lui associe un signal sensoriel dont la signification le transforme aux oreilles des autres animaux. C'est toute l'agencéité du personnage animal qui est réduite. La restriction du territoire de Goupil engendrera son affamement l'hiver venu, lorsque les poules se tapiront dans le poulailler, hors d'atteinte. Pourtant, la profondeur du drame n'est complètement perçue que lorsque l'on s'intéresse à son autre facette, celle de la séparation de Goupil et de ses semblables renards.

C'est au sixième chapitre que le sentiment de solitude est évoqué pour la première fois. À la suite d'une reprise en force de Goupil grâce à ses captures de poules, on fait mention de la difficulté que représente une vie éloignée de tout semblable. Le grelot fait fuir les autres renards, de même que leurs proies, rendant toute chasse partagée impossible. Goupil les entend toujours la nuit mais ne peut plus se faire entendre d'eux. Cet axe tragique atteint son sommet au septième chapitre, celui qui décrit la saison des amours. Goupil est enivré par les signaux laissés par les femelles, il est pris du même désir que les autres mâles. Profitant d'une ouverture alors que deux concurrents se disputent, il initie un rapprochement auprès de la femelle tout en prenant les précautions nécessaires pour ne pas faire retentir le grelot. Rien n'y fait, le son est entendu et tous, femelle et concurrents, fuient à toute allure. C'est une scène de folie qui est alors décrite « Alors le pauvre solitaire se mit à mordre, comme s'il était pris d'une irrésistible rage, le gazon de la clairière, et à hurler, à hurler désespérément en faisant sonner sans fin comme pour le rassasier ce grelot implacable, pendant que la lune en ricanant faisait tourner autour de lui l'ombre des arbres et que les oiseaux de nuit, attirés par ce bruit insolite, nouaient et dénouaient au-dessus de sa tête leurs cercles énigmatiques et sinistrement silencieux. ». Le piège est d'autant plus atroce qu'il nous apparaît, à nous lecteurs humains, comme aisément

solvable par la communication verbale. Toutefois, comme nous l'avons développé, le grelot selon la perspective des renards ne se comprend pas de la même façon que selon la nôtre. Goupil, parce qu'il porte cet artefact, véhicule involontairement un message fallacieux tout en étant incapable de communiquer ce qu'il en est vraiment « [...] ce qu'il cherchait surtout c'était à revoir les autres renards afin de leur faire comprendre qu'il n'était pas l'ennemi ; peine perdue, le solitaire ne put amener à lui ses frères farouches, ni parvenir à eux ; ses appels restèrent sans autre réponse que celle de l'écho qui lui renvoyait, comme une raillerie, la fin plaintive de ses glapissements. ».

C'est dans cette impossible que naît l'empathie. Pour comprendre le sens de l'intrigue et de ce qui se joue pour le personnage de Goupil, il faut saisir l'impossibilité de la communication et l'ambivalence du grelot. Entrer en empathie avec le personnage suppose donc un regard selon sa perspective de renard, celle-là même qui est la cause de l'incompréhension. C'est bien à une forme d'aventure que l'on assiste, et tous les éléments développés jusqu'à présent invitent à entrer pleinement, en toute curiosité, dans le monde du personnage. Le texte communique un souci du sort du personnage de Goupil qui, bien qu'il soit représenté comme un renard doué d'une charge anthropomorphique relativement faible, inspire l'identification. Ici, le sensible rejoint l'affect, l'aventure génère le suspense et construit l'empathie, la récréation renforce l'édification.

Pour finir, même si Goupil aura tenté une forme de résistance en essayant de taire le grelot ou en tirant profit de celui-ci, il finit, au village, le soir du réveillon, par appeler le chasseur sur le pas de sa porte. Si la fin peut sembler quelque peu surnaturelle, d'autant plus qu'elle débute sur un conte qui induit l'idée d'une glauque superstition, elle finalise en fait l'acte de capture et met fin à la résistance acharnée du renard. Lors de ses cris d'appel, ce sont les chiens, animaux des humains, qui répondent à Goupil qui s'est finalement rendu dans le seul lieu où il est encore en mesure d'exister. Le lendemain, lorsque Lisée le retrouve, il lui offre « son dernier sommeil » dans la forêt qui lui était devenue inhospitalière. Le dernier acte de Goupil, et, finalement, celui qui l'aura « libéré », aura été un acte de communication destiné à un humain et demeuré incompris puisqu'interprété comme étant le produit d'un spectre.

Conclusion : l'exploration des mondes autres comme une aventure empathique

Parce qu'elle est liée à des enjeux cruciaux pour notre société, la question de nos relations aux animaux peut difficilement se soustraire des préoccupations morales et pédagogiques. Dès lors, et parce que ces questions correspondent à des fonctions potentielles de la fiction, la littérature

animalière peut revêtir une dimension pédagogique ou édifiante. C'est une tendance particulièrement observée en littérature de jeunesse où ces fonctions ont joué un rôle de développement important. Dans notre cas, l'édification supposée est celle du développement de l'empathie critique comme attitude à l'égard du vivant, tandis que l'éducation correspondrait à la reconnaissance de l'existence d'une multiplicité des modes de faire monde. La jeunesse, elle, se traduirait par une disposition à la découverte, une inclinaison à l'exploration et à perceptions des différentes perspectives offertes. Les œuvres intégrées dans ce cadre offriraient un large potentiel de développement empathique par la zoopoétique. C'est ainsi que les œuvres de Louis Pergaud se sont présentées comme un choix pertinent pour un essai de lecture.

Dans *La tragique aventure de Goupil*, Louis Pergaud livre un drame animal qui reflète un regard de pisteur, capable de conjuguer les différentes perspectives tout en traduisant les mondes en présence. Ainsi, la nouvelle peut être lue selon trois axes : la description sensorielle d'un espace habité, l'ambivalence sémantique des mondes et l'aventure de la résistance non humaine. Par la description du monde de la nouvelle selon un mode principalement sensoriel, les espaces perceptifs et actionnels des personnages sont rendus lisibles et distinctifs. On peut appréhender la superposition des *Umwelts* des différents personnages au sein d'un même espace. Cette entrée dans la focalisation interne fait écho à la technique employée par Marie Darrieussecq dans le *Requiem pour un requin*. Ensuite, de nombreux éléments de la nouvelle sont donnés à lire pour le lecteur sous la forme d'une traduction de la façon dont ils apparaissent pour le personnage animal. Tout comme le fait Vincent Message dans *Défaite des maîtres et possesseurs*, Pergaud fait usage du caractère polysémique des choses pour rendre compte de la multiplicité des regards. C'est ainsi que le grelot, pour ce qu'il signifie plus que pour ce qu'il est, fait office de pivot dramatique de la nouvelle. Parce qu'il est un signal humain, le grelot prive le personnage de Goupil de son agencité animale en le piégeant dans une situation d'impossible communication. Tout comme Doogie, le personnage simiesque de Tristan Garcia dans *Mémoires de la Jungle*, parce qu'un langage humain lui est imposé, Goupil est confronté à une désanimalisation aliénante à laquelle il succombera malgré sa résistance. Toutefois, les dernières lignes de la nouvelle, en ce qu'elles évoquent un acte potentiellement miséricordieux de la part du ravisseur du renard, induisent l'idée d'une reconnaissance, d'une légitimation de Goupil dans sa recherche d'existence pour lui-même.

Dans la mesure où nous cherchions à observer comment la littérature animalière dispose d'un potentiel éducatif en éveillant à une certaine forme d'empathie critique à l'égard de l'Autre non humain, cette lecture aura permis de relever plusieurs points de tension pertinents. Tout d'abord,

par l'évocation des ressentis viscéraux du personnage, la nouvelle invite à une forme d'identification facilitée par la traduction de ses perceptions animales. Néanmoins, cette traduction rappelle la tension qui persiste entre le langage humain, celui du narrateur et du lecteur, et le langage autre du renard qui demeure incapable de résoudre le problème du grelot. Ce conflit permet d'appréhender la puissance du drame qui se joue et l'importance de la résistance qui est représentée. Même piégé et limité, le personnage de Goupil demeure un vecteur d'agencéité. La nouvelle construit donc bien, par une focalisation sensible sur l'animal renard et son monde, l'imaginaire d'un espace habité et doué d'une agencéité non humaine qui ne se laisse pas soustraire à des territoires figés sans résister. Les animalités demeurent irréductibles à l'objectivation ne serait-ce que parce qu'elles y résistent.

Conclusion

« Nous avons longtemps été dans un paradigme naturaliste, rappelle la philosophe des sciences belge Vinciane Despret (ULiège), avec d'un côté les hommes, seuls dotés d'une conscience, d'attention, de volonté et de l'autre le reste de la création. Ce paradigme fonde notre droit, notre grammaire. Or, aujourd'hui, on se rend compte qu'associé au capitalisme, au néo-libéralisme et à l'extractivisme, il n'est plus tenable. » Avec d'autres « penseurs du vivant » comme Baptiste Morizot ou Emanuele Coccia, la philosophe invite à la fabrique d'une nouvelle ontologie. (Luong, 5 août 2021)

Voilà ce que l'on peut lire dans l'article de Julie Luong intitulé *Les animaux doués d'humanité* publié par Le Vif le 5 août 2021. Il s'agit d'une autre manifestation de l'actualité des questions que nous avons traitées dans ce travail. En évoquant à nouveau le paradigme naturaliste, Vinciane Despret rappelle toute la prégnance de la mise à distance comme mode de relation privilégié à l'égard des non-humains. C'est effectivement ce que nous tentions de développer initialement dans la première partie. L'ontologie naturaliste telle que développée par Philippe Descola agit aujourd'hui comme le socle de la modernité telle que l'exprime Bruno Latour, soit une mondialisation qui généralise un regard unique plutôt que de mettre en relation les multiples regards possibles. Dans le naturalisme, les êtres sont différenciés par la qualité de leur intériorité, les humains aillant la part belle de l'âme, de l'esprit, de l'intelligence et, enfin, du langage. Nous avons pourtant pu mettre en évidence une dimension surprenante des réalités animales en évoquant leur capacité à évoluer dans l'espace en toute inconsidération de ce que les humains en font. Les territoires humains et les territoires animaux se superposent dans les mêmes espaces. Parce que les animaux s'y développent et peuvent résister aux contraintes posées par les humains, nous devons leur reconnaître une certaine agencéité, une capacité à faire *Umwelt*, à composer un espace de perception et d'action. Au regard de la distanciation, cette résistance animale peut faire office de subversion ontologique. Les animaux sont-ils réellement ontologiquement inférieurs ou doit-on, avant toute chose, les considérer selon une plus neutre altérité ? Ce doute est partagé par les philosophes mentionnés dans l'article, lesquels invitent à la fabrique d'une nouvelle ontologie.

Toutefois, avant d'imaginer une ontologie novatrice, nous avons cherché à explorer plus avant le potentiel du doute ontologique en lui-même et ce qu'il peut impliquer comme attitude à l'égard du vivant. Puisque les enjeux combinent les nécessités de percevoir l'altérité chez les vivants et dans l'espace, une piste littéraire est envisageable. En effet, tout traqueur ayant

l'habitude de pister le vivant sur la base des traces qu'il laisse dans son environnement pourra opérer une comparaison entre sa pratique et l'acte de lecture. Il y a, dans le fait de lire, un geste de transformation. On se fait autre, le temps d'une exploration sur le terrain ou dans la fiction, avec un personnage auquel on s'identifie. Dans le pistage comme dans la zoopoétique, concept et champ littéraire qui nous aura guidé, cet autre que l'on devient par l'identification est un non-humain. Dès lors, l'expérience non humaine, pour être dite, doit employer des ressorts créatifs, des façons originales d'exprimer les choses de sorte que l'on puisse mettre des mots sur la perspective des êtres qui ne s'en servent pas. C'est ainsi que des auteurs se sont essayés à des jeux de focalisation permettant une resémentation des éléments composant les mondes, attribuant aux choses les sens qu'elles véhiculent selon la perspective des multiples existants évoqués. Pour d'autres auteurs, ce sont les perceptions qui ont d'abord fait l'objet d'un travail. Ils ont cherché à explorer la sensation comme un mode de perception permettant aux humains comme aux non-humains, selon des modalités propres aux physicalités de chacun, d'avoir accès à des parts de monde. Enfin, après ces travaux sur les mondes perçus puis construits selon les aptitudes sensorielles des animaux, certains se sont intéressés à ce qu'ils font du langage. S'il apparaît, à travers les deux autres approches, que les animaux perçoivent et agissent, il reste à s'intéresser à la façon dont ils l'expriment. Cette dimension plus ambiguë rejoint la nature même de la littérature qui, en tant qu'acte de langage, se donne à traduire des êtres avec des mots qui ne sont pas les leurs.

Cependant, malgré la potentielle incomplétude de ces démarches exploratoires, elles nous offrent à lire des univers fictifs au potentiel transformateur. Puisque l'on se doit, pour entrer dans ces œuvres, de travailler sur nos focalisations et sur la sémantisation des mondes en présence, la distance ontologique tombe. Il s'agit presque d'un contrat de lecture. Cette approche nous renvoie à toute la complexité du fait de lire. En explorant un univers fictif, on s'ouvre à un horizon d'attente autre et ayant le pouvoir d'influencer le nôtre. La littérature peut donc, si l'on rappelle les fonctions qui lui sont prêtées dans les œuvres de jeunesse notamment, transformer nos représentations, édifier le regard en éduquant à l'existence d'autres dimensions du réel par l'exploration récréative d'univers où l'altérité dans l'espace peut être dite. Cette ouverture aux regards non humains est la manifestation éthique du doute évoqué plus haut. Elle associe une sensibilité à l'altérité et une curiosité exploratoire des mondes des autres pour comprendre le réel en allant à sa rencontre, sans le mettre à distance sur le plan ontologique. C'est l'empathie critique.

Cette approche, nous l'avons expérimentée dans la lecture d'un texte de Louis Pergaud afin d'en révéler le potentiel. Nous nous sommes attaché à démontrer comment les effets cités apparaissent effectivement dans les textes. Nous révélons par là une forme de valeur littéraire qui, pour elle-même, comporte déjà une forme d'intérêt esthétique. Toutefois, comme nous l'avons sous-entendu à plusieurs reprises, les enjeux qui nous occupent unissent solidement l'esthétique d'une part et l'éthique de l'autre. Il demeure donc un large champ d'exploration possible. Il serait d'abord envisageable de renforcer la démonstration du potentiel des textes zoopoétiques, les théories relatives à l'instance du lecteur n'ayant été que sommairement exploitées malgré leur richesse. De même, un axe combinant la sémiologie à l'éthologie offrirait une complexification du regard que l'on peut porter sur les techniques d'écriture des mondes animaux. Enfin, il serait tout aussi pertinent de se pencher sur les façons d'exploiter ce potentiel. Si l'empathie critique peut se développer par la découverte poétique de l'autre dans son *oïkos*, si elle trouve une certaine origine écopoétique, elle peut aussi, en édifiant les regards de nos sociétés, relier respectueusement ces *oïkos* afin de faire *polis*.

On peut vouloir changer l'économie ou la politique mais on peut aussi changer d'ontologie, l'ontologie étant cette partie de la philosophie qui répond à la question "de quels êtres le monde est-il composé et quelles sont les relations que ces êtres entretiennent ?" On peut aller vers une ontologie mieux peuplée, où les relations entre les êtres seraient des relations de partenariat, de compagnonnage et plus du tout de production et d'extraction. (Despret, as cited in Luong, 5 aout 2021)

Ainsi s'exprime encore Vinciane Despret dans le même article. Après l'écopoétique, la représentation des mondes, on peut envisager une éco-politique, soit une façon d'organiser le vivre-ensemble, l'exister-ensemble, le devenir-ensemble (Denayer et Bréda, 2019). Nous relions alors nos considérations actuelles avec tout un autre champ de recherche, celui des sociétés hybrides (Lestel, 2008) ou de l'acteur réseau (Latour, 2006), notamment. Nous ouvrons donc la possibilité d'unir esthétique, politique, ontologie et écologie dans une visée tout aussi exploratoire que transformatrice.

Bibliographie

Littérature primaire

Pergaud, L. (1910). La tragique aventure de Goupil. In *Louis Pergaud. Romans animaliers* (2020). Paris : Flammarion.

Ouvrages

Baratay, E. (2011). Le frisson sauvage : les zoos comme mise en scène de la curiosité. In P. Blanchard, N. Bancel, G. Boëtsch & S. Lemaire (dir.). *Zoos humains et exhibitions coloniales* (pp. 77-84). Paris : La Découverte.

Barbe, N. (2017). Préfacer Pergaud : Pierre Gascar. In F. Ailhaud & N. Barbe (dir.). *Pergaud... l'Autre* (pp. 201-211). Besançon : Les Éditions du Sekoya.

Cochrane, A. (2010). *An Introduction to Animals and Political Theory*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.

Delort, R. (1984). *Les animaux ont une histoire*. Paris : Éditions du Seuil.

Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

Dufays, J. L. Lisse, M. Meurée, C. (2009). *Théorie de la littérature. Une introduction*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.

Eco, U. (1992). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.

Huneman, P. (2014). Introduction. Diversités théoriques et empiriques de la notion de biodiversité. In E. Casetta & J. Delord (dir.). *La biodiversité en question. Enjeux philosophiques, éthiques et scientifiques* (pp. 13-28). Paris : Éditions Matériologiques.

Jauss, H. R. (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard.

Lafon, M.H. (2020). Préface. Dans *Louis Pergaud. Romans animaliers*. Paris : Flammarion.

Larrère, C. & Larrère, R. (2015). *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*. Paris : La Découverte.

Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte.

Latour, B. (2006). *Changer de société – Refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.

- Latour, B. (2017). *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte.
- Marcoin, F. & Chelebourg, C. (2007). *La Littérature de jeunesse*. Paris : Armand Colin.
- Maria Carrilho, M. (1992). *Rhétoriques de la modernité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Mauz, I. (2005). *Gens, cornes et crocs*. Paris : Éditions Quae.
- Mittal, A. & Fraser, E. (2018). *Losing the Serengeti. The Maasai Land that was to run forever*. Oakland : Heather Blackie.
- Montaigne, M. (1588). Apologie de Raimond Sebond. In Naya, E. Reguig, D. Tarrête, A. (Eds.). *Essais. Tome II* (pp. 159-399). Paris: Gallimard.
- Morizot, B. (2014). Les diplomates. Cohabiter avec un grand prédateur à l'anthropocène. *Revue Semestrielle de Droit Animalier*, (1), 295-334.
- Pastoureau, M. (2018). *Le loup. Une histoire culturelle*. Paris : Éditions du Seuil.
- Stengers, I. (2007). La proposition cosmopolitique. In J. Lolive & O. Soubeyran (Eds.) *L'émergence des cosmopolitiques* (pp. 45-68). Paris : La Découverte.

Articles scientifiques

- Armengaud, F. (2017). Enfants et animaux dans la littérature jeunesse. *Érès* | « *L'école des parents* », 623, 187-208.
- Denayer, D. Bréda, C. (2020). Si le loup y était... Quelles compétences humaines et animales sont instaurées dans l'anticipation d'une coexistence située ? (Région wallonne, Belgique). *Anthropologica*, 62(1), 105-118.
- Descola, P. (2001). Par-delà la nature et la culture. *Gallimard* | « *Le Débat* », 114, 86-101.
- Dittmar, P.O. (2015). Ce que la fable fait à l'animal. Regard anthropologique sur l'instrumentalisation morale des bêtes au Moyen Âge. *Éditions de l'Association Paroles* | « *Sens-Dessous* », 16, 91-99.
- Doré, A. (2013) Loups et élevages : une coexistence « compromettante ». *Courrier de l'environnement de l'INRA*, 63.
- Dove, J. E. (1998). Students' Alternative Conceptions in Earth Science: A Review of Research and Implications for Teaching and Learning. *Research Papers in Education*, 13(2), 183-201.

Dupond, P. (2008). Descartes et le labyrinthe de notre ontologie. *De Boeck Supérieur* | « *Revue internationale de philosophie* », 244(2), 207-225.

Escobar, A. (2016). Sentipensar con la Tierra : Las Luchas Territoriales y la Dimensión Ontológica de las Epistemologías del Sur. *Revista de Antropología Iberoamericana*, 11(1), 11-32.

Ganea, P. A., Caitlin F. C., Kadria S.G. & Tommy C. (2014). Do Cavies Talk? The Effect of Anthropomorphic Picture Books on Children's Knowledge about Animals. *Frontiers in Psychology*, 283(5).

Hoare, R. (2000). African elephants and human conflict: the outlook for co-existence. *Onyx*, 34(1), 34-38.

Larrère, C. & Larrère, R. (1997). Le contrat domestique. *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, 30, 5-17.

Lemoine, L. Mietkiewicz, M.C. Schneider, B. (2020). « Myope comme une taupe, muette comme une carpe, mais... malin comme un singe ». Les animaux anthropomorphisés porteurs de handicaps dans les albums de jeunesse. *Groupe d'études de psychologie* | « *Bulletin de psychologie* », 565, 3-16.

Lestel, D. (2008). Les communautés hybrides. *Sciences Humaines*, 194.

McGuire, E. Della Croce, P. (2017). An Analysis of Changes in the Environmental Content of Caldecott and Newbery Medal Winning Children's Books, 1922-2016. *INTERNATIONAL JOURNAL OF ENVIRONMENTAL & SCIENCE EDUCATION*, 12(8), 1879-1894.

Micoud, A. & Bobbé, S. (2006). Une gestion durable des espèces animales est-elle possible avec des catégories naturalisées ? *EDP Sciences* | « *Natures Sciences Sociétés* », supp.1, 32-35.

Milcent-Lawson, S. (2018). Parler *pour* les animaux : tentatives littéraires contemporaines. Point de vue animal chez Message, Garcia et Darrieussecq [en ligne]. *Transtext(e)s Transcultures*, 13. Retrieved from <https://doi.org/10.4000/transtexts.1194>

Mougenot, C. & Roussel, L. (2006). Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant. *Natures Sciences Sociétés*, 14, 22-31.

Piccoli, E. (2015). Entre créateurs d'alliance et marchandises : les cochons d'Inde dans les Andes péruviennes à l'heure des projets d'élevage. *Religiologiques*, 32, 267-297.

Rostow, W.W. (1959). The Stages of Economic Growth. *The Economic History Review*, 12(1), 1-16.

Simon, A. (2015). Qu'est-ce que la zoopoétique ? *Éditions de l'Association Paroles* | « Sens-Dessous », 16, 115-124.

Stas, S. & Mougenot, C. (2009). Les concours de cochons « Piétrain ». Regard anthropologique sur une race au carrefour de son histoire [en ligne]. *Ethnographique*, 19. Retrieved from <https://www.ethnographiques.org/2009/Stas-Mougenot1>

von Uexküll, J. (1909). *Umwelt und Innenwelt der Tiere*, Berlin, J. Springer ; Id., (1910), « *Die Umwelt* », *Die neue Rundschau*, 21 (2), 638-648.

Williams, J.A. Odeschi, C. Palmer, N. Schwadel & P. Meyler, D. (2012). The Human-Environment Dialog in Award-Winning Children's Picture Books. *Sociological Inquiry*, 82(1), 145-159.

Zhong Mengual, E. & Morizot, B. (2018). L'illisibilité du paysage. Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité. *Nouvelle revue d'esthétique*, 22(2), 87-96.

Articles de périodique et interview

Luong, J. (5 août 2021). Les animaux doués d'humanité. *Le Vif*, 31, 48-51.

Truong, N. « Les naturalistes et les artistes sortent le vivant du mutisme ». *Le Monde* [en ligne]. Publié le 30 juillet 2021 [consulté le 12 août 2021]. Disponible sur https://www.lemonde.fr/series-d-ete/article/2021/07/30/estelle-zhong-mengual-les-naturalistes-et-les-artistes-sortent-le-vivant-du-mutisme_6089957_3451060.html

Worms, F. (10 avril 2017). *Anne Simon : la littérature nous rend le monde sensible !* Retrieved from <https://www.franceculture.fr/emissions/les-discussions-du-soir-avec-frederic-worms/anne-simon-la-litterature-nous-rend-le-monde>

